

# LES ACTES DU COLLOQUE

**5<sup>ème</sup>** **COLLOQUE**  
de la **SFPI**  
Société Française de Psychanalyse Intégrative

**25 septembre 2021**

**SEXUALITÉ(S)  
& hypermodernité**  
Amour - Désir - Intimité

**Avec Dr Alberto Eiguier  
Marie Bergström & Pierre Willequet**

Maison "Adèle Picot"  
39 rue Notre Dame des Champs 75006 PARIS  
[www.sfpsychanalyseintegrative.fr](http://www.sfpsychanalyseintegrative.fr)  
Création & Peinture E.Portmann - Sculpture M.Schreiber

**ACTES DU COLLOQUE DU 25 SEPTEMBRE 2021**

# SEÉXUALITÉ(S) & HYPERMODERNITÉ

## Amour – Désir – Intimité

### ARGUMENT

La question de la sexualité constitue l'alpha et l'oméga de la pensée de Freud. Freud a découvert très tôt que la libido était au cœur de toute vie psychique. De ce fait, on lui adresse de nombreux reproches aujourd'hui, notamment l'hypersexualisation. Certes, Freud dit bien que la sexualité infantile est à l'origine de la formation de l'inconscient ; selon lui, l'enfant étant incapable de symboliser et de métaboliser les messages qui lui parviennent de l'univers sexuel adulte refoule ses pulsions. Ces forces refoulées sont confrontées aux tabous et aux interdits et génèrent des névroses. Plus récemment, l'École anglaise et Lacan en France se sont appropriés ces bases de la pensée freudienne pour requestionner le sexuel.

La vision de Freud et de certains de ces successeurs reste néanmoins marquée par une époque : celle de la société du XIX siècle et de la première moitié du XXème siècle. Or, l'évolution sociale – notamment via l'assouplissement des interdits et des tabous mais aussi la mise en avant du diktat de l'épanouissement personnel – a entraîné nombre de mutations psychiques et une évolution notable dans les pathologies.

Aujourd'hui, nous psychanalystes intégratifs du XXIème siècle – sommes confrontés dans notre pratique à une augmentation des états-limites. Pour cette catégorie de patients, la frustration et les interdits sont difficiles à supporter. De ce fait, ils privilégient l'agir voire le passage à l'acte. Le pulsionnel n'est ni pensé, ni élaboré mais agi, la décharge pulsionnelle signe un retour massif du refoulé. Pour les états-limites, il est plus facile de faire que de dire.

En parallèle – dans notre société hypermoderne – l'hyperchoix, l'hyperconnectivité, la poussée de l'individualisme, le déclin des religions et des idéologies – ont des conséquences importantes sur la relation à la sexualité et bouleversent la conception de l'amour, du désir et de l'intimité : accès précoce à la pornographie, addictions au sexe, relations construites sur un modèle économique néolibéral, revendications de liberté, polyamour, affirmation du genre et besoin d'être aimé traversent notre société hypermoderne, et interrogent les relations narcissiques et objectales.

## MAGALI CIPRIANI BOUVARD

Présidente de la Société Française de Psychanalyse Intégrative  
Psychologue clinicienne, Psychanalyste intégrative, chargée de cours à la NFL

### INTRODUCTION

En tant que Présidente de la SFPI, et au nom de tous les membres du Conseil d'Administration, je souhaite la bienvenue à vous, toutes et tous, qui êtes venus à notre cinquième colloque. Je salue aussi les intervenants qui nous font l'amitié et l'honneur de venir partager avec nous leurs points de vue et réflexions sur le thème qui nous intéresse aujourd'hui : sexualité(s) et hypermodernité, réflexions sur l'amour, le désir, l'intimité...Vaste programme ! Je ne sais si nous aurons assez d'une journée pour les explorer.

C'est le premier colloque qui a lieu en l'absence de Jean-Michel Fourcade, co-fondateur et premier président de la SFPI qui nous a quittés en avril 2020.

Ceux qui étaient présents ou l'ont écouté en podcast sur notre site Internet, se souviendront avec émotion de son intervention au colloque de novembre 2018 intitulée : **retrouver le lien**. Il nous a donné à entendre et à ressentir ce qu'est la psychanalyse intégrative, incarnée par lui avec une telle humanité et une telle humilité. Il reste très présent dans nos pensées et nos pratiques.

C'est pourquoi - avant la journée d'hommage intellectuel qui lui sera rendu le 21 janvier 2022 - nous avons choisi d'ouvrir ce cinquième colloque en saluant la mémoire de cet homme-orchestre tout-à-tour : enseignant, psychothérapeute, psychanalyste, didacticien et militant. Nous laisserons le soin de l'évoquer à Christine Bonnal, co-directrice de la Nouvelle Faculté Libre, légataire de ses archives et de la propriété intellectuelle de ses œuvres.

Je remercie vivement les membres du Conseil d'Administration tout particulièrement actifs et engagés dans le développement de notre société Savante et dans la préparation de ce colloque qui n'aurait pas pu voir le jour sans leur dévouement et leur bonne humeur.

Je voudrais également remercier tous les membres de l'association et coordinateurs d'ateliers, qui ont participé cette année avec nous aux groupes de travail sur **l'identité**

**et le développement de la SFPI.** Ces groupes se sont réunis plusieurs fois sous forme d'ateliers et certains continuent à travailler sans relâche sur les projets en cours.

Résultat de ces échanges et du travail sur notre identité et notre avenir, de premières propositions concrètes ont déjà vu le jour :

- Deux publications qui rassemblent les écrits de Jean-Michel Fourcade sur l'art ainsi que certaines de ses interventions à des colloques ou séminaires seront proposées à la vente dans cette enceinte.
- La mise en place d'un groupe de lecture mensuel et de conférences en ligne trimestrielles;

Ces propositions seront suivies par d'autres qui s'appuient sur vos attentes recueillies lors de ces fructueux groupes d'échanges.

Nous avons travaillé sur deux versants :

- d'un côté, favoriser les liens et les échanges entre les adhérents, ce qui nous a conduit à envisager la création d'un site intranet ;
- de l'autre, dans le but de rassembler et de faire connaître le socle théorique et la pratique clinique de notre courant de pensée : deux publications sont en préparation : un ouvrage historique centré sur la création et les aventures de la psychanalyse intégrative à travers le récit de ceux qui y ont contribué et un livre théorico-clinique présentant les spécificités de la psychanalyse intégrative et étayant ses partis-pris.
- nous travaillons aussi un projet de formation continue à propos duquel des questionnaires ont été déposés sur les tables.

Je n'oublie pas dans mes remerciements ceux qui ont donné des conférences et ont contribué à poser les prémices de la réflexion propre à ce colloque.

Depuis 2011, date de sa création, notre association a organisé quatre colloques, :  
« Quelles cliniques aujourd'hui dans une société qui fragilise le Sujet « Psychanalyse intégrative, dépendances et addiction « le corps dans la clinique du sujet et enfin,  
« éprouver et penser le lien »

Celui-ci repoussé en raison de la crise sanitaire, est le cinquième (docs 2020

Même si les thématiques diffèrent, elles interrogent toutes un sujet aux prises avec la complexité d'un monde en mutation, ce qui se traduit et s'exprime dans nos cabinets dans la difficulté du rapport à soi-même et aux autres : individuation, lien et intégration de l'altérité émergeant comme des thèmes essentiels quels que soient les symptômes et souffrances apportées. Or, où mieux que dans la sexualité, l'amour, le désir et l'intime s'expriment ces problématiques ?

Dans ce colloque, intitulé sexualités au pluriel, nous aborderons les formes diverses que revêt dans notre société contemporaine la sexualité entre sujets consentants dans une recherche de plaisir et d'intimité, tout en conservant à l'esprit *le sexuel infantile freudien qui fait traces dans l'inconscient*, constitue et anime la psyché de chaque sujet.

Fidèles à notre exploration des systèmes de Max Pagès, nous nous interrogerons sur les liens entre ces deux facettes de la sexualité et les caractéristiques de ce que Nicole Aubert, chercheur au laboratoire de changement social, a défini comme hypermodernité c'est-à-dire la mondialisation et la flexibilité économique, le bouleversement des technologies de la communication notamment le développement d'internet et des réseaux sociaux, le primat de l'immédiateté, le diktat de la performance, l'hyper consommation et l'hyperchoix.

Nous nous demanderons en conséquence comment l'éclatement des limites ayant jusqu'à structuré la construction des identités individuelles a influencé le développement de certaines pathologies où l'agir est premier. Comment, en particulier, elle a impacté les représentations et pratiques des patients autour de la sexualité, de l'amour et de l'intimité mais aussi celles des praticiens que nous sommes, partie prenante de cette mutation.

Autant de questions que nous tenterons d'approfondir aujourd'hui avec l'aide de nos invités - praticiens et chercheurs en sciences humaines ayant des référentiels et des sensibilités différentes, comme c'est la coutume pour la SFPI qui aime à les faire dialoguer.

- Avec le Dr **Alberto Eguier**, nous nous demanderons autour de ce qu'il nomme la *Sexualité Atypique*, : pourquoi notre choix d'orientation sexuelle ? Quel rapport entre jouissance sexuelle et l'attachement ? Quelles place et fonction pour la tendresse dans le lien ? Enfin, dans quelle mesure les sexualités atypiques contemporaines nous conduisent à repositionner toute sexualité ?
-

- Avec **Pierre Willequet** nous explorerons le pourquoi et le comment du grand malentendu entre les sexes et de son expression souvent désabusée ou agressive dans la clinique, bien loin du préjugé qu'homme et femme sont faits pour s'entendre, se comprendre et se compléter. Et aussi comment l'injonction collective issue de l'esprit du temps, le *Zeitgeist*, complique encore les choses en soutenant cette croyance ?

- Avec la sociologue **Marie Bergström**, nous réfléchirons autour de l'usage de sites et applications de rencontres devenus une pratique courante au cours des trente dernières années, en France comme dans d'autres pays occidentaux. Nous nous demanderons comment expliquer ce phénomène ? Quels sont les changements en matière de sexualité ? Peut-on parler de nouveaux scénarii sexuels ? Quelles sont les transformations de la vie affective et sexuelle qui accompagnent les rencontres en ligne ? Quelle incidence sur les rôles de genre ?

- Avec **Geneviève Sabot** nous serons de plain-pied dans la clinique intégrative. Elle présentera le parcours clinique d'un jeune homme de 23 ans **héros anesthésié d'un monde virtuel** qui, au fil du travail thérapeutique, a visité de multiples identités corporelles et sexuelles.

Avec elle, nous nous demanderons notamment comment le virtuel répond à certaines difficultés d'accéder à une existence pleine et entière et comment la sexualité peine à se construire dans un climat incestuel où les limites ne sont jamais posées et où les corps ne s'appartiennent pas.

Quatre ateliers animés par des membres de la SFPI, viendront compléter et enrichir ces interventions et nous permettre d'échanger, d'expérimenter, de penser (panser) la question des sexualités, de l'amour et du désir et de l'intimité telles qu'elle se présentent dans notre clinique et qui nous bousculent parfois en tant que psychanalyses et psychopraticiens.

Quatre ateliers donc :

- « Slamothérapie et sexualité" animé par Didier Duhazé;
- "La sexualité à l'épreuve de la maladie" animé par Alexandra Polidor;

- "Sexualités et Contre-Transfert" animé par Nicolas de Salles de Hys;
- "Supervision de vos questionnements sur la sexualité dans la clinique" animé par Berta Vega et Lucienne Spindler).

Je me réjouis d'avance de ces échanges et vous souhaite à tous un très bon colloque.

## CHRISTINE BONNAL

Psychanalyste, Psychosomaticienne, co-directrice de la Nouvelle Faculté Libre, membre  
agrée de la SFPI

### HOMMAGE À JEAN-MICHEL FOURCADE



*J'ai toujours eu l'impression ou le sentiment  
de la fragilité des êtres vivants, comme s'il  
fallait un énergie formidable pour qu'ils  
puissent tenir debout.*

(Alberto Giacometti, à propos de son bronze *l'Homme qui  
chavire*).

*Être thérapeute c'est aider à faire triompher  
la vie sur la mort, le bon sur le mauvais, le  
bonheur sur le malheur.*

Jean-Michel Fourcade

Je remercie la SFPI représentée par Magali Cipriani-Bouvard, sa présidente, de me faire l'honneur et l'amitié de m'avoir demandé de rendre hommage à Jean-Michel Fourcade, psychanalyste, psychothérapeute, didacticien, militant engagé, qui fut directeur de la Nouvelle Faculté Libre, co-fondateur et premier président de notre Société.

Je partage avec vous, comme il est difficile et émouvant de parler d'un ami très cher et de celui qui a contribué à former nombre d'entre nous et de l'évoquer désormais au passé. Cela m'aide de penser qu'il serait ému et surtout très heureux de nous voir tous réunis pour ce 5<sup>ème</sup> colloque de la SFPI. Je ne peux m'empêcher de me souvenir que c'est probablement le seul président d'une société de psychanalyse à avoir proposé à l'assemblée lors d'un colloque de faire une Ola ! Peut-être certains d'entre vous s'en souviennent-ils ?

Jean-Michel est décédé d'un cancer quelques semaines avant ses 77 ans au petit matin du 13 avril 2020 à la Maison Jeanne Garnier lors de ce que nous appelons aujourd'hui le 1er confinement. Son état de santé s'était une nouvelle fois aggravé une dizaine de jours avant et il avait dû être transporté en urgence à l'hôpital. Dans le chaos qui régnait dans les hôpitaux à ce moment-là, consignes de visite contradictoires jusqu'à leur interdiction, transformation des hôpitaux en bunker, qui ont privé tant de personnes d'être accompagnées par leurs proches, Jean-Michel a pu rejoindre au bout d'une semaine interminable un lieu où les gestes d'humanité ont toujours prévalu sur les consignes sanitaires.

Cela est difficile pour moi de parler de lui, de ce qu'il m'a laissé, nous a laissé. Je me suis demandé au nom de quoi je pouvais m'exprimer ? Comment parler de lui, moi qui l'ai connu alors qu'il avait déjà 60 ans ? Comment parler de ce qui s'est inscrit en moi, de son héritage intellectuel et humain ? Marie Balmory dont il admirait l'ouvrage *L'Homme aux statues : Freud et la faute cachée du père*<sup>1</sup> avait l'habitude de dire *lorsque qu'un patient arrive dans mon cabinet, c'est une énigme et lorsqu'il en sort c'est un mystère*. Je dirais que Jean-Michel reste par bien des aspects une énigme et un mystère pour moi. En relisant ce que j'avais écrit, je ne pouvais que reconnaître à quel point mon récit était empreint de ma propre subjectivité, d'approximations, sûrement d'erreurs et d'omissions plus ou moins conscientes et qui sait de fantasmes ?

Mon intention n'est pas de vous dire qui il était, ou comment il a vécu ou de faire une conférence sur un plan théorique mais peut-être par touches de partager quelques éléments de sa vie et de ma compréhension de ce qu'a été sa contribution à la pratique psychothérapeutique et psychanalytique.

Une journée d'hommage intellectuel est en cours d'organisation et aura lieu le 21 janvier 2022. Certains de ses amis de longue date, psychanalystes, psychothérapeutes, sociologues viendront témoigner de leur aventure intellectuelle et militante avec lui. Les bénéfices de la vente des deux publications que vous trouverez à l'entrée, qui rassemblent ses écrits sur l'art ainsi que certaines de ses interventions à des colloques ou séminaires, permettront de contribuer à financer cette journée.

---

<sup>1</sup> Balmory M. (1997) *L'Homme aux statues : Freud et la faute cachée du père*, Grasset, Paris

## Quelques repères biographiques

Évoquer la vie de Jean-Michel Fourcade c'est se retourner sur l'histoire d'un jeune homme de province qui rêvait de fuir une petite ville des Landes ainsi que sur l'histoire de la psychothérapie en France depuis les années 70.

Jean-Michel est né à Dax le 3 mai 1943 et est l'aîné de sa fratrie. Son père, originaire des Landes, est issu d'une famille de la grande bourgeoisie catholique traditionnelle qui avait eu des revers de fortune. Il possède un cabinet d'expertise comptable à Dax. Sa mère dirige les cours Pigier qu'elle a créés dans la région. Elle est originaire de la grande bourgeoisie belge athée, cultivée et désargentée. Jean-Michel évoquera quelques fois les échos des combats héroïques de sa mère pour défendre ses élèves et pour recevoir la reconnaissance et le respect de ses confrères et consœurs à une époque où l'enseignement privé, confessionnel ou non, avait des relations difficiles avec l'enseignement public. Cela rappelle sûrement des choses à certains d'entre vous. C'est donc à Dax et dans leur maison de villégiature de Socoa que Jean-Michel passa son enfance. Il dit avoir été un adolescent passionné d'art, de littérature et de poésie. C'est ce dont témoignent les poèmes de ses quinze ans qui lui vaudront d'être primé à un célèbre concours régional de poésie<sup>2</sup>.

Brillant élève, son choix se porte d'abord sur HEC dont il sort diplômé en 1967, études approuvées par ses parents qui le destinaient à reprendre le cabinet d'expertise comptable paternel et qui avait surtout l'immense avantage de lui permettre de monter à Paris et de quitter Dax et si j'osais dire : une certaine emprise maternelle. Sa curiosité, sa soif d'apprendre, sa sensibilité l'éloignent très vite du projet parental. Licencié en droit, il obtient également un DES de philosophie, il dira plutôt sociologie, sous la direction de Raymond Aron. Très tôt il témoigne de son intérêt pour la compréhension articulant facteurs sociaux et psychosociaux, économiques, historiques et religieux. A la sortie d'HEC, il est chargé d'études au Ministère des Affaires Culturelles sous André Malraux puis participe à la réorganisation des études d'architecture.

Alors qu'il rejoint le département des Sciences Humaines du CESA où il enseigne pendant 10 ans, il fait la découverte de la contre-culture californienne, de la Psychologie Humaniste, d'Esalen où il séjourne, des T-groups. Il ne résiste pas à ce vent de liberté qui

---

<sup>2</sup> Prix des Trois Couronnes est un prix littéraire créé au Pays basque français en 1958 par les préfets et hommes de lettres Pierre Daguerre (1891-1971) et Gabriel Delaunay (1907-1998)

souffle à cette époque. Il y découvre le travail émotionnel, le travail de groupe ainsi que les psychothérapies corporelles. Il se forme au travail bioénergétique et au travail en piscine avec J. Pierrakos et P. Bindrim, et co-fonde en 1972 le Centre de développement du Potentiel Humain (CDPH) qui contribuera à introduire en France ce qu'on appelait alors les Nouvelles Thérapies.

Son cheminement thérapeutique d'abord tourné vers l'analyse bioénergétique avec J. Pierrakos le conduit ensuite à faire une analyse qui dure 10 ans avec un psychanalyste lacanien Lucien Kokh et il poursuivra sa formation d'analyste au Champ Psychanalytique et Social. Il publie son premier ouvrage en 1981, sur la psychothérapie avec son ami Vincent Lenhardt<sup>3</sup>. Cela lui permet de développer les articulations entre deux théories et deux techniques psychothérapeutiques : l'Analyse Transactionnelle et la Bioénergie. Soutenu par Max Pagès dont il fut un des deux fils spirituels avec Vincent de Gaulejac, il soutient sa thèse en psychologie clinique alors qu'il a 51 ans, intitulée : *La Psychothérapie émotionnelle des patients limites*. Il fut le dernier doctorant de Max Pagès et sa coquetterie lui faisait dire sa fierté d'avoir obtenu la mention très honorable à l'unanimité assortie des félicitations du jury. Cette thèse fera l'objet d'un ouvrage publié en 1997, *Les patients-limites* chez Desclée de Brouwer, réédité en 2010 puis sa réflexion sur les patients limites le conduira à publier en 2011 un ouvrage intitulé *Les personnalités limites*.

Certains connaissent la suite, au CDPH succèdera la création d'un établissement privé d'enseignement supérieur : la Faculté Libre de Développement et de Psychothérapie en 1991 devenue la Nouvelle Faculté Libre en 2000. Cette aventure dura presque 50 ans. Jean-Michel hébergera à la NFL et dirigera également le groupe de recherche créé par Max Pagès en 1982 dans le cadre du Laboratoire de Psychologie clinique de l'Université Paris VII. D'abord *Groupe de recherche sur l'émotion* puis *sur la psychothérapie comme pratique complexe* il réunissait des praticiens et des chercheurs expérimentés appartenant à différentes écoles de pensée qui confrontaient et interrogeaient leurs théories et leurs pratiques au-delà de leurs étiquettes professionnelles et institutionnelles. Ils se sont réunis pendant près de 30 ans. Outre Max Pagès, il y eut ses amis : Bernadette Pagès, Alain

---

<sup>3</sup> *Bioénergie et Analyse transactionnelle*, Jean-Pierre Delarge, Paris, Editions Universitaires, Paris, 1981

Amselek, le Professeur Jacqueline Barus-Michel, Jacques Digneton, le Dr Manuel Garcia-Barroso, le Professeur Edmond Marc.

La FLDP puis la NFL ont été ainsi porteuses d'une psychanalyse intégrative qui s'était défini pendant vingt ans à la confluence des psychanalyses, des thérapies psychocorporelles et émotionnelles et de la Sociologie Clinique. Avec la disparition de la NFL après le décès de Jean-Michel tous les enseignants, professeurs d'université, psychanalystes, psychiatres, psychologues cliniciens, psychopraticiens, psychothérapeutes, reconnaissent que nous avons perdu un haut lieu de formation de thérapeutes. Nous n'oublions pas non plus que Jean-Michel fut chargé du cours sur les psychothérapies humanistes en Master 2 de psychologie clinique à Paris 8 entre 2001 et 2010.

Attaché à l'enseignement privé et à la liberté d'enseignement, tout en ayant à cœur d'organiser la formation de psychothérapeutes, il fut un acteur majeur de l'organisation de la profession. Il fut ainsi l'un des co-fondateurs de la FFdP devenue la FF2P (Fédération Française de Psychothérapie et Psychanalyse), ainsi que du SNPPsy (Syndicat National des Praticiens en Psychothérapie Relationnelle et Psychanalyse), puis en 1999 de l'AFFOP (Association Fédérative Française des Organismes de Psychothérapie relationnelle et de Psychanalyse) dont il fut le président pendant 16 ans. Il participa également activement, avec l'issue malheureuse que nous connaissons, aux travaux avec le Ministère de la Santé pour la préparation de la loi créant le titre professionnel de Psychothérapeute et de ses décret d'application. Ce combat perdu fut une épreuve douloureuse pour lui qui fut, comme bien d'autres, dépossédé d'un titre qu'il avait contribué à incarner toute leur vie de thérapeute.

### **De la Psychothérapie Intégrative à la Psychanalyse Intégrative : une épistémologie de la complexité**

Ces quelques repères biographiques posés je vous propose d'illustrer juste quelques éléments de sa pensée en évoquant deux écrits dans lesquels Jean-Michel Fourcade pose explicitement le thème de la sexualité. Le premier écrit en 2006 sur le Tondo Doni de Michel Ange, dans lequel il fait œuvre à la fois de psychanalyste, de sociologue et d'historien de l'art et dans un article de 2010 : *Hétérosexualité, Homosexualité, transsexualité, une compréhension limite.*

Dans le premier il aborde le désir homosexuel et sa représentation dans l'œuvre de Michel Ange plus spécifiquement dans le *Tondo Doni* qui illustre selon lui la synthèse du monde païen et du monde chrétien. Il se montre sensible à l'œuvre intime et poétique de Michel-Ange qui dit-il nous parle de *souffrance et d'amour-passion ainsi que d'une sexualité à laquelle Michel-Ange ne peut résister malgré sa notion du péché*<sup>4</sup>. Il y décrit sa *nature très angoissée et cyclothymique* et fait même l'hypothèse de la dimension « *limite* » de la personnalité de Michel-Ange.

Dans le second article il souligne à quel point c'est la dimension éminemment socio-culturelle et historique, tant de l'organisation psychique que de l'organisation sexuelle qui l'emporte sur la dimension psychologique comme facteur explicatif de l'homosexualité. Il évoque que l'étude de la sexualité qu'il fait aujourd'hui, lui permet d'affirmer que le choix d'objet *normal* pour la réalisation de la pulsion sexuelle est plus fluide que ne l'a admis la psychanalyse classique. La diversité des objets sexuels a donc perdu son caractère obligatoire de perversion. Ce qui conduit également à ce que, derrière ce qu'on désigne globalement comme homosexualité, se répartissent de facto plusieurs positions subjectives bien distinctes, qui sont à saisir comme autant de formes d'homosexualités différentes.

### **Ces deux articles illustrent d'abord le cadre épistémologique dans lequel Jean-Michel Fourcade s'inscrit.**

Jean-Michel a été très sensible très tôt à la nécessité d'un travail de clarification épistémologique qui sous-tend sa pratique de thérapeute sans en sous-estimer sa difficulté tant il engage un travail identitaire concernant des groupes et des individus et nous fait éprouver les limites de chacun de nos modèles.

Jean-Michel est l'héritier du constructivisme structuraliste de Pierre Bourdieu, de l'épistémologie de la complexité d'Edgar Morin et des développements qu'en a fait Max Pagès en psychologie, Vincent de Gaulejac en sociologie clinique ainsi qu'Edmond Marc'. Héritier aussi du mouvement culturaliste de Karen Horney et de l'Histoire des mentalités avec Philippe Ariès et Michel Foucault. En tant que psychanalyste il pouvait se réclamer de Freud bien sûr, de Winnicott, de Mélanie Klein et également du courant reichien avec

---

<sup>4</sup> Fourcade J-M., Bonnal Ch., (2021), *Écrits sur l'Art, Tondo Doni*. Bonnal Ch.

ses successeurs Lowen et Pierrakos. Je citerai aussi Balint, Kernberg et son maître en psychopathologie Jean Bergeret.

Jean-Michel Fourcade se situe d'abord résolument dans le cadre épistémologique de la relation à l'Inconscient. Il parlera d'ailleurs des multiples approches de l'inconscient, de la même façon qu'il insistera toute sa vie pour parler des psychanalyses et non pas de la psychanalyse.

Il s'est élevé ainsi très tôt dans sa pratique contre les métathéories globalisantes et a défendu à la suite de Max Pagès le modèle selon lequel l'être humain est un système de systèmes et à en définir quatre : corporel, émotionnel, langagier et socio-familial ; chaque système étant en interaction constante et s'étayant entre eux à chaque stade du développement du psychisme. Pour lui, le bon thérapeute était celui qui pouvait travailler à chacun de ces niveaux et passer d'un niveau à l'autre. Lors d'une de notre toute dernière discussion clinique alors qu'il était déjà bien éprouvé par la maladie, il s'insurgeait contre l'idée que *la compréhension intellectuelle, analytique ne guérit pas et donc ce qui guérit c'est forcément le travail émotionnel et corporel, non [disait-il] tout ça guérit si c'est utilisé de manière adéquate au bon moment dans le travail interrelationnel entre l'analyste et le groupe ou l'analyste et le patient. Tout guérit. Le mot ou l'interprétation juste, l'émotion, la régression, la progression pour sortir de la régression. Ce qui nous guide c'est notre compréhension que l'on a de l'état de régression dans lequel se trouve notre patient.*

Nous retrouvons ici la question de la Régression dont il a été un fin théoricien et que ses recherches sur les relations entre la *compréhension sensible* et le travail émotionnel et corporel en psychothérapie, l'avait conduit à envisager sous un jour nouveau jusqu'à en faire une pierre angulaire pour dépasser l'opposition simpliste entre la psychanalyse et les nouvelles thérapies.

**Ces deux articles témoignent également de son intérêt pour la clinique des patients limites dont il a été, comme Élisabeth Roudinesco le souligne dans son texte d'hommage, l'un des meilleurs cliniciens.**

Nous nous rappelons que c'est notamment la clinique des patients limites qui l'avait amené à réfléchir sur l'articulation des théories psychanalytiques et des théories psychocorporelles et sur les aménagements du cadre de la cure analytique en privilégiant un dispositif alliant le travail individuel, groupal et corporel. Il préconisait aussi la mise

en place d'une relation fondée sur l'émotionnel et le corporel en pouvant lever « temporairement » les règles de l'abstinence et l'interdit de toucher.

Il pouvait aussi s'enorgueillir d'être celui qui a montré que la structuration psychique des organisations limites est un référent psychologique plus pertinent que l'organisation névrotique pour comprendre l'hypermodernité psychique, sa dimension narcissique et son absence de limite. A la suite des travaux de Nicole Aubert, Jean Cournut et l'analyse des caractéristiques de l'homme hypermoderne, Jean-Michel arrivera à la conclusion que l'organisation psychique limite est l'organisation psychique normale résultant de l'état de la société occidentale actuelle, comme l'organisation psychique névrotique hétérosexuelle était l'organisation psychique normale produite par la même société occidentale patriarcale du XIXe siècle et des deux premiers tiers du XXe siècle<sup>5</sup>. Ceci l'aura donc conduit à parler de personnalités limites à la place de patients limites, dénomination trop connotée selon lui par une notion de pathologie.

Je terminerai ce très bref exposé théorique en rappelant que le concept de psychanalyse intégrative est ainsi issu d'un long travail sur la notion de psychothérapie intégrative dont la forme la plus élaborée s'exprime dans l'épistémologie de la complexité. Je me permets d'en rappeler les grands axiomes développés par Jean-Michel Fourcade :

- L'existence de l'inconscient comme organisateur central des théories descriptives du fonctionnement humain et de la clinique
- La relation thérapeutique dans le transfert et le contre-transfert élargis aux aspects multiples de « champ relationnel »
- La nécessaire adaptation de la technique selon la problématique du patient, son état de régression et le moment de la co-construction de la relation patient (ou groupe-patient)/analyste-s).

## **Conclusion**

Que vous dire pour conclure cet hommage ? J'ai relu le livre de condoléances des obsèques de Jean-Michel. Des mots reviennent fréquemment sous la plume de ses amis, étudiants, consœurs et confrères, anciens patients : générosité; confiance; grandes qualités

---

<sup>5</sup> Fourcade J-M., Bonnal Ch., (2021) Pour une Psychanalyse Intégrative, Articles et conférences, "Hétérosexualité, Homosexualité, transsexualité, une compréhension limite" (2010).

intellectuelles et humaines; érudition; humilité; présence chaleureuse, impliquée, compréhensive et tonifiante; intelligence de cœur; un homme sensible, passionné, rare, plein d'humour; un esthète; un didacticien d'exception à l'intuition fulgurant ; un passeur d'exception...

J'ai relu également le texte écrit par François Coudret<sup>6</sup> dans la revue des psychothérapies psychanalytiques de groupe à l'occasion de la réédition de son ouvrage : *Les patients-limites : psychanalyse intégrative et psychothérapie*, en 2010. Il parle d'une clinique innovante, d'un clinicien savant et ouvert, dont l'honnêteté intellectuelle et la rigueur n'ont d'égal que son talent didactique et son absence de pédantisme.

Nous le reconnaissons dans ces mots. Généreux sans son élaboration théorique il savait l'être aussi avec ses patients et ses amis. Chacun peut témoigner de son écoute et de sa présence avec ses patients comme du bonheur d'échanger avec lui. Il était un artiste de la relation. Il savait vous accueillir en vous donnant le sentiment que vous étiez important pour lui et témoignait d'une sincère curiosité et attention pour les autres. Il savait encourager chacun à exercer sa liberté d'être. Il était curieux des nouvelles générations et des enjeux de notre société. En témoigne son dernier projet d'article inachevé sur l'anxiété due à la peur de la dégradation des conditions climatiques.

Et puis il était un homme gai, joyeux, toujours prêt à rire et à profiter de la vie. Son énergie de vie était stupéfiante et communicative.

Il voyait aussi grand, quelquefois au prix d'une certaine imprudence et la maladie a pu à certains moments altérer son jugement. Il pouvait être secret et attaché farouchement à son indépendance. Blessé dans sa vie d'homme et de père, il se confiait avec parcimonie. Il avait été aussi à l'aise au Danieli, à la villa San Michele à Florence ou sur les plages du Lido, menant grand train comme dans un petit studio d'une rue du Sentier.

Nous étions ensemble lors du déménagement de son école et son cabinet de la rue Beauregard à la rue Bleue en aout 2014. Il devait faire du tri dans ses papiers dont certains dataient de ses études à HEC. Il redécouvrait des choses qu'il avait rédigé au fur et à mesure des années, et qu'il avait oubliées, entrées dans l'oubli en lui disait-il, comme une disparition interne, une entrée inconsciente dans le néant. Il jeta aussi avec colère

---

<sup>6</sup> Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe 2010/2 (n° 55), Erès.

quelques devoirs de droit et de compta corrigés avec des notes moyennes. Il repensait à de nombreuses personnes qu'il avait côtoyées dans sa vie. Il me disait à quel point ces gens étaient merveilleux et du regret de ne pas avoir fait tout ce qu'il fallait pour garder des liens. J'ai avancé en perdant beaucoup m'avait-il dit.

Le collectionneur qu'il avait été pouvait vivre entouré de multitudes d'objets d'art, de porcelaine, d'argenterie et passer des heures dans son cabinet sans lumière du jour rue Beauregard ou bien par la suite dans celui face à la tour Eiffel, habitant un désordre inouï, l'ordonnant sûrement par la pensée, au milieu des objets, des livres, des mémoires d'étudiants, de ses notes de séances, de papiers en tout genre. Il emporte avec lui des centaines d'histoires de patients. En repensant à cette période, je me suis dit qu'il m'a appris comment il est difficile de trouver une position éthique quand nos facultés d'analyste nous trahissent et de faire face aux perturbations narcissiques provoquées par la maladie. Je me suis demandé si le psychanalyste était plus que d'autres préparé à la mort, je n'en suis pas sûre. Peut-être que notre position d'analyste nous demande de poser une parole qui contient notre mortalité et qui permet à nos patients de tenir, face à la disparition. Sur le chemin du deuil de lui-même je peux témoigner que l'amour a été plus fort que les pulsions destructrices et qu'il a su supporter le chagrin d'avoir à quitter la vie, avec regret mais sans peur.

Toute sa vie de thérapeute et d'enseignant il a eu à cœur de faire cohabiter et dialoguer des thérapeutes d'orientations différentes et des professionnels d'autres champs disciplinaires connexes de la psychothérapie et de la psychanalyse. Il nous encourageait à nous engager dans des débats qui remettent en cause nos appartenances, nos choix épistémologiques et théoriques. Ce colloque témoigne de cet héritage.

Je voudrais conclure cet hommage en lui donnant la parole, en partageant avec vous ces quelques mots qu'il prononça il y quelques décennies à la fin d'un colloque et qui peuvent nous inspirer face à ce que nous vivons quelquefois dans notre société : dérives du scientisme et du tout biologique, instrumentalisation de l'humain, marchandisation de la culture comme du soin, quasi terrorisme de l'évaluation : cela, nous appartiendrons à cette Communauté qui, par-delà le temps, nous unit à ceux qui nous ont transmis ces mêmes valeurs.

A lui, aujourd'hui, je nous sens uni. Il a rejoint nos aînés, femmes et hommes qui nous inspirent chaque jour dans notre métier de thérapeute.

Je vous remercie.

### **Bibliographie** (non exhaustive)

(1968) avec J.-M. et R. Fichelet, Mai 1968 aux Beaux-Arts in *ESPRIT* (novembre 1968)

(1971) avec F. Logerot et J.-M. Miège, Les dépenses culturelles des administrations centrales et des ministères in *La Documentation française* (novembre 1971)

(1974) avec B. Jacquillat, H. Jousset, G. Trepo, P. Rassat, *Propositions pour la réforme des entreprises*, Centre d'Enseignement Supérieur des Affaires (CESA), Jouy-en-Josas

(1976) avec B. Wilpert, *Dynamique de groupe et gestion d'une équipe de recherche internationale de recherche interdisciplinaire*, Institute of Management of Science Center of Berlin

(1981) avec V. Lenhardt, *Bioénergie et Analyse transactionnelle*, Jean-Pierre Delarge, Paris, Éditions Universitaires, Paris

(1997) *Les patients-limites*, Desclée de Brouwer, Paris

(1997) Modernité et psychothérapies : la fin du monothéisme in Aubert, N., Gaulejac, V. de et Navridis, K. *L'aventure psychosociologique*. Desclée de Brouwer, Paris

(1999) Un modèle heuristique pour comprendre les différences entre psychologies, psychanalyses et psychothérapies in *Actua-Psy*, n°100

(2001) Comment former des psychothérapeutes intégratifs et multiréférentiels ? in Delourme, A. et al. *Pour une psychothérapie plurielle*, Retz, Paris

(2007) L'approche intégrative de la supervision, in Delourme, A. et Marc, E. et al. *La supervision en psychanalyse et en psychothérapie*, Dunod, Paris

(2007) avec Vincent Lenhardt, *Les bio-scénarios, clés énergétiques du corps et de l'esprit*, InterEditions, Paris

(2008) *Perte ou mutation des idéaux ? Conséquences éthiques pour la clinique*, Colloque de l'Institut International de Sociologie Clinique

- (2009) *La magie noire du savoir psy*, Colloque de l'Institut International de Sociologie Clinique
- (2010) *Les patients-limites*, Erès, Toulouse
- (2010) *Hétérosexualité, homosexualité, transsexualité*, de l'Institut International de Sociologie Clinique
- (2010) *La personnalité limite, personnalité normale des sociétés hypermodernes et multiculturelles*, Actes du congrès international de l'Université de Maringá, Brésil
- (2010) *Magie noire du savoir psy et magie blanche de l'épistémologie de la complexité*, Actes du congrès international de l'Université de Maringá, Brésil
- (2010) *Qué es la Sociologia clínica ?* Actes du Congrès Pre-Alas, Brasilia, Brésil
- (2011) *Les personnalités limites*, Eyrolles, Paris
- (2013) *L'œuvre de Félix Vallotton vue par la Psychanalyse intégrative*, Actes du colloque de la Société Française de Psychanalyse intégrative
- (2014) *L'individu hypermoderne sous le regard de la Psychanalyse Intégrative*, Actes du colloque de la Société Française de Psychanalyse Intégrative
- (2016) *Le corps, ce sont des idées*, Actes du colloque de la Société Française de Psychanalyse Intégrative
- (2017) *Sociologie clinique et psychanalyse intégrative in La part du social en nous*, Gaulejac, V. de et Coquelle, C., Erès, Toulouse.

## Docteur ALBERTO EIGUER

Psychiatre, Psychanalyste, Directeur de recherches au Laboratoire de psychologie clinique, psychopathologie et psychanalyse de l'Institut de psychologie de l'Université de Paris V René Descartes Sorbonne – Cité, Directeur de la revue le Divan familial

### LA SEXUALITÉ ATYPIQUE, ENTRE SPECTACLE ET EXCÈS

Pour commencer, il convient de définir la sexualité atypique (SA). Quand on parle ici de sexualité, il s'agit de la sexualité dans le sens courant du terme, c'est-à-dire d'une activité réelle. Cela diffère de parler de la sexualité d'un point de vue psychologique, une activité de l'esprit qui est largement inconsciente. La sexualité typique serait celle de tout le monde, régulière, impliquant deux constantes, le partage du plaisir avec un autre sujet consentant et la prise en compte de la personnalité totale des deux partenaires.

On se souviendra de la posture courageuse de Freud (1905) lorsqu'il souligne qu'une étreinte sexuelle comprenant fellation, sodomie, cunnilingus, ~~l'usage de toys~~, etc., ne saurait être considérée comme « anormale » pourvu qu'elle soit suivie de pénétration et d'orgasme. Il est utile de souligner qu'à l'occasion, elle peut être agréée d'images visuelles ou de lectures érotiques ou pornographiques, l'important est qu'elle n'enlève pas de piquant à la sexualité accomplie et, au contraire, qu'elle l'agrémente (B. Kahr, 2009 ; Eigner, 2016).

La sexualité a besoin de mystère. Une expression en est le besoin de garder son jardin secret où fleurissent en toute discrétion des histoires vécues, actuelles et à venir. Ce mystère s'anime de jeux d'imagination. La continuité d'une vie de couple fait redouter l'éroussement de cet imaginaire qui fait vibrer. Il est indispensable à chacun des amoureux. On confirme l'idée que l'on ne fait jamais l'amour avec une seule personne, mais que plusieurs contribuent à son épanouissement (Freud, *op. cit.*). Dès lors que la vie de couple pose problème, l'imagination sauverait-elle de l'aridité du lien singulier ?

Si cette idée est correcte, on saurait mieux répondre aux questions : pourquoi notre choix d'orientation sexuelle ? Quel rapport entre sensualité et attachement ? Quelles place et fonction a la tendresse dans le lien ?

Combien des fois les choix de conjoints sont incompris par des proches et des amis les considérant comme aberrants, anti-nature ? Qu'est-ce qu'il (elle) lui a trouvé (e) ?

Pensent-ils la même chose s'ils savaient ce qui se passe dans l'intimité de l'étreinte des amoureux ? Les amoureux eux-mêmes ont du mal à l'expliquer, tellement cela échappe à l'expression du langage et de la pensée. Ils y apparaissent des sensations d'extase, d'illimité, des joies insolites... Le partage de ces secrets est peut-être un des fondements du tendre attachement mutuel qui lie les conjoints.

Depuis l'origine de notre civilisation, les poètes et les romanciers essaient de creuser le mystère de l'amour : ils l'approchent, mais, au vu de leurs inépuisables tentatives, on en déduira qu'ils n'ont pas encore tout compris.

La psychanalyse permet d'approcher ce mystère, en toute modestie. Sa référence originaire : les expériences infantiles, au début du « sexual » (sexualité infantile ; cf. Laplanche, 2007), confrontent le nourrisson aux passions ineffables où l'illimité du lien premier englobe autrui comme s'ils étaient un, voire le tout.

### **Définition**

La sexualité atypique serait une sexualité affranchie de limites et d'attachement ; elle évite donc l'engagement. Dans mon idée, elle ne suivrait pas le principe d'une sexualité qui atteigne une sensualité et un orgasme dans la réciprocité de telle sorte que le plaisir de l'un contente, amuse, voire jubile l'autre, et réciproquement. En vérité, dans la SA, autrui n'est pas considéré comme un être avec qui on partage des sensualités. L'atypie de la SA réside dans le fait qu'elle est égocentrée, exclusivement portée vers l'impériorité de l'excitation et l'urgence de la décharge, se dispensant des satisfactions du lien (tendresse, etc.). Le mot « atypique » m'a semblé le plus adaptée pour la désigner en évitant de l'associer à une entité nosologique connue ou d'être tenté d'en créer une nouvelle, ce qui n'est pas envisageable. Ce texte témoigne d'un certain nombre d'observations cliniques et cherche à établir quelles lignes de compréhension de leur fonctionnement psychique.

Il convient de préciser que la SA ne saurait pas se confondre avec la sexualité perverse ou extrême (SE ; cf. C. Bourseiller, 2000).

Les sujets qui remplissent le groupe hétérogène des LGBTQIAP (lesbien, gay, bisexuel, transsexuel, queer, intersexuel, asexuel, polyamour ou pansexuel) ne seront pas non plus confondus avec ceux qui sont attirés par une sexualité atypique. Ainsi les *lesbiennes*, les *gays*, les *bisexuels*, peuvent vivre une sexualité typique.

Les *transsexuels* ont, dans un certain nombre, du mal à atteindre une sexualité où le plaisir réunisse les conditions mentionnées par Freud (*op. cit.*) (acmé érotique, pénétration et orgasme satisfaisants), probablement parce que le changement de genre ne s'est pas traduit en un changement biologique accompli malgré les opérations et les traitements. Sans réussir à « bien faire », on peut se contenter de « faire comme si ». C'est que le chapitre suivant de cet article développe.

Le registre inhibitoire est présent chez l'*asexuel*. Cela va de soi. En multipliant les rencontres, les adeptes au *polyamour*, seraient-ils animés par la quête d'atteindre une sexualité qui les comblerait ? C'est une hypothèse à étudier.

La SA semble prospérer dans la société hypermoderne, les traits de celle-ci la favorisent, l'accélération, la précipitation, la communication rapide, l'information instantanée, attraction pour les excès, prédisposent au rapprochement avec des partenaires potentiels pour une rencontre qui promet plaisir et excitation sans entrave mais sans répercussion subjective.

### **Psychogénie de la SA. L'inauthentique**

1.-On pense la SA performante, en réalité elle est *performative*. Autrement dit, le sujet joue un scénario qu'il ne sent pas vivre au fond de son esprit. Il joue un rôle, celui de quelqu'un qu'il n'est pas ; il ne sent pas sa sexualité comme une réalisation personnelle, bien qu'il fasse de son mieux pour le simuler. La SA serait une sexualité du comme si, en faux-self. Le sujet aménage un clivage du moi divisé entre une partie qui ne vit pas la chose et une autre qui observe ce que les autres ressentent, et cela afin de trouver qui il est. Le sujet se dirait : « Je me le répète tellement que je finis par y croire. » Dans nombre de cas, les autres croient au jeu tellement la mise en scène leur semble réussie.

Les mots « factice » ainsi que « facticité » conviennent ici. Ils dérivent du latin *facere*, faire : factice est quelque chose réalisé artificiellement. Artifice. Par extension, on se permettrait de dire que c'est par le faire que l'on essaie de donner l'impression d'une réalisation simulant le vrai. Il y aurait encore un autre moyen par lequel on peut donner cette impression : le dire, le discours, la narrativité. C'est qui cherche une certaine rhétorique. A rappeler : l'antonyme de performatif est *constatif*, prouvé, asserté. Bleger (1967) a écrit des pages intéressantes sur la facticité chez la personne ambiguë.

La crédibilité du performatif est néanmoins toute relative. La performativité dans ses différentes dimensions implique d' « être performant », de se surpasser et s'autocongratuler ; en bref, c'est un histrionisme qui remplit la vue. Pas tant pour qu'autrui atteigne de son côté un plaisir qui le rassasie, mais pour qu'il demeure un spectateur ébloui, voire paralysé.

Il convient de préciser que les mises en scène des pervers sont différentes des « performances histrioniques » des adeptes à la SA. Chez les pervers, cela est totalement officiel et en rien simulé. Alors que la mise en scène perverse est bien organisée d'avance, répondant à des buts précis, pointée par des étapes, ayant un début et une fin, dans la SA, la performance est généralement improvisée, brouillonne, dépendante de contingences.

On rejoint ici l'orientation plus ou moins fréquente chez les personnes friandes de scènes sexuelles imaginaires et d'histoires érotiques cuisantes ; pas en tant que sujets pratiquant une SA, mais comme leurs partenaires idéaux. Ces derniers s'estiment capables de remplir la fonction d'animateurs de sujets imaginatifs, tout en ignorant comment on vit les situations auxquelles les autres aspirent. Alors ils les inventent, ils les théâtralistent ; en somme, la pratique devient un jeu de simulation. Ils ne sont pas de vrais sadomasochistes (SM), exhibitionnistes sexuels ou amateurs d'objets sexuels... Un marché de dupes ?

Normalement nous nous vivons comme si on était un autre (Ricoeur, 1990) et nous admettons que chez autrui, c'est pareil, en espérant que chez celui-ci nous occupions la place d'un de ses « autrui internes ». Je me demande si l'adepte à la SA accède à ces doubles jeux. Il paraît se vivre dans une platitude intérieure et pense ses partenaires également sans épaisseur.

Je le fais encore remarquer : celui qui pratique une SA diffère de celui qui se passionne par des scènes imaginaires. Le premier agit froidement, sans volupté, sans émotion. Celui qui fantasme une sexualité est dans une émotion, bien qu'il puisse s'attacher, plus ou moins discrètement, à un praticien de la SA.

En somme, dans la SA, il n'y a que de l'imitation. Dans la sexualité courante, il s'agit d'identification au désir supposé d'autrui en ajoutant toujours une note personnelle. Cela atteste du travail intérieur auquel le sujet se livre afin de trouver une sexualité qui corresponde à ses goûts, à son idiosyncrasie.

L'adepte d'une SA pourrait se dire : « Puisqu'il m'est impossible d'accéder au jardin des délices, je me fauilerais dans le jardin des supplices, et je me dirai qu'il y fait toujours beau. »

2.-Quelle est l'incidence du *sentiment de domination* dans la SA ? Ce serait l'un des buts fréquemment recherchés. Exerçant une ascendance sur l'autre, l'acteur de la SA tirerait des satisfactions égotiques qui viendraient remplacer l'insuffisance de ses sensations sensuelles. Dans la SA, le sujet ne parvient pas à trouver le plaisir de l'érotisme dans ses différentes expressions : tendresse, volupté, acmé orgasmique, fierté du partage, moment de découverte et d'intimité.

C'est peut-être pour cela qu'il fait trop. Le trop remplace « le pas assez ». On rejoint les « esclaves de la quantité » (De M'Uzan, 1984), ces « addictes de la frénésie excitante », des « fêtes clandestines », ou celles qu'on appelle « fétichistes » (Dubord, 1987). Faire comme si prend le masque du faire dans l'excès, dans le superlatif.

3.-Celui qui pratique une SA se révolterait contre le fait que la sexualité nécessite *d'autrui*, il refuse que celui-ci soit heureux d'un acte d'amour partagé : cela signifierait que celui-ci puisse nourrir son être et son estime de soi, et ainsi gagner en importance. Au fond, il redoute que, si l'autre gagne en valeur personnelle, cela implique la perte de son narcissisme toutpuissant. Pour lui, la sexualité courante ruinerait ainsi son sentiment d'auto-engendrement : « Si mon plaisir s'harmonise avec celui d'autrui, il devient évident que je ne puisse l'inventer tout seul. »

4.- Le sujet qui adopte une SA éprouverait ainsi une *crainte du désir*, vécu comme dangereux ; la sexualité serait même violente, dans ses expressions et dans ses conséquences. Il est vrai que l'acte d'amour comporte frénésie, agitation, force, intensité, et qu'il peut réveiller différentes craintes. On redoute que les corps se confondent, que les frontières entre les sujets disparaissent, que son identité s'efface.

Certains fantasmes traduisent ces craintes : le vagin denté, le pénis captif, le coït à la hussarde, l'acte d'amour qui ne s'interrompt jamais, le coït comme une drogue dont on ne pourrait plus s'en passer.

Rencontrant un certain nombre de personnes seules et en couple qui pratiquent une SA, je les entends parfois admettre qu'elle ne leur procure pas de véritable jouissance, mais que le lien avec le partenaire est suffisamment « confortable ». Dans un petit nombre de

cas, il ne s'agit pas de SA, mais d'épuisement névrotique du désir sexuel. Qui sait si bon nombre de conjoints n'arrêtent pas de faire l'amour pour éviter la tyrannie du désir ?

5.-La vie infantile des adeptes de SA est marquée par le manque d'amour, de gestes tendres, de sécurité et aussi d'un lien maternel érotique, car, pour qu'il ait douceur, il convient que l'intensité d'un amour exaltant et imaginé comme exclusif soit *préalablement* vécue. Pour descendre de la montagne, il faut l'avoir d'abord grimpé. Afin de connaître la sérénité du corps doux et chaud, il est indispensable d'avoir connu la passion d'une acmé de plaisir. La première amante est la mère, elle fait connaître la passion, éprouver l'orgasme oral -*primum movens* du psychisme (Freud, *op. cit.*) et, ensuite, le premier abandon. L'acmé et le calme, le plein et le vide, se succèdent proposant un ordre et un rythme qui favorisent in fine les passages entre originaire, processus primaires et secondaires.

Dans la SA, ce sont des rendez-vous manqués, des délectations tronquées par l'interférence de la violence et la peur, qui tuent l'espoir du bonheur. Les processus archaïques peinent à évoluer en processus primaires, l'objectalité intérieure ne se développe pas de telle sorte que l'excitation déborde de toutes parts sans s'adresser à un sujet singulier. Ces privations et dérives créent les conditions pour que l'identification primaire manque de consistance, celle-ci permettant de bien distinguer moi et toi ; autrement dit, les sujets ne peuvent se dégager de l'indifférenciation. Mon cas de Léon et Nina l'illustrera.

6.-Les rencontres au cours de *l'adolescence ou la jeunesse* n'ont pu compenser ces carences. Si certaines expériences avaient eu lieu, elles auraient permis de penser que d'autres paradis se trouvent dans l'intimité sexuelle. C'est une des virtualités des groupes lors de l'adolescence : si l'on a manqué de tendresse et de sensualité, on peut y apprendre qu'elles existent et, parfois, les éprouver. Chez le sujet à la SA, c'est le contraire qui a pu se produire. Il a « appris dans cette école » que le comme si est « efficace ». Alors il l'a incorporé.

Parfois émergent des figures d'aïeuls ou *d'ancêtres* qui promeuvent l'idée que faire comme-si, c'est faire (Eiguer, 2003). Dans le monde contemporain, l'inauthenticité peut avoir bonne presse, car elle paraît favoriser le succès, mais l'important, n'est-il pas de vivre le plaisir dans son for intérieur ? Cela résonne avec certains mythes familiaux

alimentés par des légendes où un ancêtre a été faussaire ou il aurait fait fortune en abusant des tiers, tiré parti d'un mariage d'intérêt, etc.

Mon premier exemple va illustrer ces idées.

## **Cas cliniques**

### **1.-Un couple**

Léon et Nina Gauthier sont venus me voir parce qu'ils se disputaient sans arrêt. Léon imputait à la femme l'intention de toujours le contredire et de remettre en question ses points de vue notamment lors des prises de décision, même pour des détails infimes. (Les prénoms et noms sont changés.) Leur mésentente s'est installée progressivement ; pour lui, cela était « grave ». Lorsqu'ils se sont unis, autour de la cinquantaine, Nina était avenante et d'une disponibilité sans égal envers lui. Ils se sont rencontrés dans le cadre de leur travail. Léon était le PDG d'une firme importante ; Nina, son assistante. Elle savait veiller sur tout et le protéger des difficultés. Il pensait qu'une telle femme serait à même de le comprendre et que cette union allait être pour lui bien plus intéressante que la précédente. Il était fier de l'avoir conquise, belle, éveillée et ouverte. Pour elle, ce ne fut pas facile de changer son statut d'assistante pour celui de partenaire, dit-elle lors d'une des premières séances de thérapie de couple, mais elle avait une « confiance absolue » en lui.

Tout cela s'est effrité avec le temps ; l'un et l'autre partagent ce sentiment. Ils m'expliquent qu'un moment après leur mariage, Léon lui a proposé d'aller à un club de sexualité collective (pluralisme). Nina a accepté par curiosité, pour le suivre, mais elle était « réticente au fond ». Au début de cette nouvelle expérience, qui a duré plus de quatre ans, cela a renforcé leur complicité, affirment-ils ; rien de compliqué ; ils s'amusaient ensemble ; c'était « léger », « insouciant ». Les hommes du club courtoisaient la femme avec entrain ; Nina se sentait fière de plaire, d'avoir « autant de succès ». Des hommes lui proposaient de se voir ailleurs. Cela lui aurait paru inimaginable lorsqu'elle était plus jeune. Mais le mari a commencé à devenir soupçonneux ; il imaginait qu'elle tombait en admiration devant tel ou tel membre du club ; il la harcelait de questions. La règle du jeu ne fut plus respectée. Elle essayait de le rassurer ; rien à faire. Léon est devenu très jaloux, puis il s'est mis à boire. Hors de lui, il ne pouvait plus faire la part des choses. Son épouse

lui est désormais apparu ingouvernable. Ils ont décidé de ne plus retourner au club en question.

Pour un temps, la vie du couple est redevenue calme. Nina lui rappelle, lors des séances, que ce fut par son initiative à lui qu'ils ont commencé à fréquenter le club de pluralistes. Il réplique qu'il voulait lui faire connaître « la vraie vie, intense, sans lourdeurs ». Il la voyait comme une fille inexpérimentée ; ils allaient tous les deux en profiter.

En réalité, une autre raison se dessine, mais cela plus tard au cours de la thérapie de couple, engagée à un rythme bimensuel. Le mari s'estimait privilégié de « posséder » une fille si belle et sexy. Il fallait que d'autres la « voient » ; qu'ils le sachent. Ce club ne lui était pas étranger ; il l'avait fréquenté bien avant leur rencontre. Cette fois, il ne voulait pas couper avec ce passé ; il avait aussi envie d'y rencontrer d'autres femmes, avoue-t-il à demi-mots.

Mais une nouvelle explication se fera jour, non sans difficulté. Il souhaitait que sa nouvelle femme soit au contact avec d'autres hommes pour la « mater », pour qu'elle perde un peu de « son orgueil ». L'effet produit fut toutefois très différent de celui qu'il cherchait. Nina est parvenue à rayonner auprès des autres.

Je pense de mon côté qu'il y avait un véritable défi entre les deux partenaires. Léon devait reprocher l'éclat de son épouse, son charme, sa capacité à elle de plaire, comme si un fantasme de prostitution animait son esprit. Malgré ses arguments disant qu'elle y est allée à reculons, Nina y a réalisé son souhait de fasciner et d'exciter les hommes les dressant les uns contre les autres, son mari en premier. Est-ce un retour du refoulé d'un reliquat non résolu de la séduction première de son patron ?

Le jeu lui a néanmoins plu mais elle n'était pas heureuse en multipliant ses partenaires, qui l'excitaient peu ou rien. Elle atteignait avec difficulté la jouissance après différentes tentatives avec chacun d'eux. *De toutes les façons, le plaisir, s'il existait, était celui de se sentir convoitée.* Chez Léon, la jouissance était de montrer sa femme comme trophée de chasse. Il voulait glorifier ses charmes et les tuait, tour à tour, en les partageant avec d'autres.

C'est le transfert qui m'a permis de saisir la signification de ces mouvements : la patiente a réussi à reproduire une situation semblable en séance. Le mari se montrait de plus en plus hostile à moi, « pinaillant » sur des détails ; il paraissait jaloux d'elle, qui s'opposait

sans retenue à ses arguments, en exprimant, en même temps, son admiration pour la « sagacité » de mes interprétations, qui évitaient pourtant de favoriser l'un ou l'autre. Par moments, j'ai eu l'impression que mes interprétations n'étaient entendues que du point de vue formel.

Alors que Nina s'habillait avec recherche et rayonnait de santé, M Gauthier paraissait de plus en plus mal en point. L'alcoolisme s'est avéré tenace chez lui. A une séance, Léon est venu avec deux chaussettes de couleur différente ; ses chaussures étaient couvertes de poussière. Je me dis : « Comment se fait-il qu'elle le laisse sortir de la sorte ? » « Le soigne-t-elle vraiment ? » Ce jour-là, Nina était vêtue avec un tailleur étroit qui laissait remarquer ses rondeurs. Je fais cette association : « L'habillement de Nina me fait penser à un verre de bière dont l'écume déborde et s'échappe quand on le remplit. Heureusement, je n'aime pas la bière. »

L'interversion de places entre dominateur et dominé ne signifie pas de sortir de la logique de l'emprise, mais d'y goûter encore le petit lait de la jouissance. Je me demande si, en revanche, cette façon chez Nina de rendre jaloux Léon ne participe pas d'un glissement vers une défense névrotique en marquant un tournant dans le processus transfert-contre-transférentiel, ce qui les ferait émerger de la SA.

La tierceité s'amorce, la rivalité montre son nez, nous permettant de l'associer à une rivalité avec ses frères chez Léon et dont il nous parlera un peu plus tard. On verra bientôt que le personnage auquel Léon ne parvint pas à séduire fut sa mère, et que si Nina séduit des hommes, c'est par dépit, incapable qu'elle se trouvait jadis de fasciner sa propre mère.

A ma surprise, Nina a alors manifesté une véritable préoccupation pour l'état de Léon et lui a manifesté de la tendresse. Elle s'est révélée un peu plus *maternante* que d'habitude et moins excitante ; la sensualité a perdu de sa prépondérance dans leur lien, mais en fait elle ne leur avait jamais servi à créer un attachement stable, tandis qu'ils semblaient pourtant en avoir grandement besoin. Ils se sont montrés très carencés et désorientés, sans savoir comment solliciter le soutien et l'affection de l'autre. Ils ont pu dire avoir vécu enfants une grande solitude, chacun de son côté, et avoir été pas mal laissés à eux-mêmes.

Lors de la fin de la thérapie, le climat s'est détendu entre nous trois. Nina a compris que son mari était avide de reconnaissance et qu'elle déplaçait sur lui de vieilles rancunes contre les hommes en l'irritant par son attitude protestataire.

*Réflexion après-coup.* Pour autant que la problématique sexuelle, trop évidente, traverse l'histoire du cas, les angoisses de perte, le vœu de vengeance, l'envie et la rancœur sont assez clairs. Le sexuel côtoie l'archaïque ; la sexualité infantile est au rendez-vous : exhiber sa conquête, la punir-se punir, séduire au nom de l'emprise, de la haine de l'autre genre. Même la crainte de la perte renvoie au domaine du sexuel, c'est la crainte de la perte de l'amour d'autrui et de son soutien. Dans ce cas, les problématiques sexuelle et narcissique se renvoient l'une à l'autre, se nourrissent l'une de l'autre.

Le processus de la TPC est marqué au début par la fétichisation des liens intersubjectifs, ensuite je deviens un témoin qui accueille les révélations sur leur fonctionnement, plus tard notre lien de T-CT évolue vers une triangulation phallico-génitale qui favorise la mentalisation.

## **2.-Une consultation**

Un patient vient me voir pour m'expliquer que son épouse est devenue « la soumise » d'un homme qui pratique le sadomasochisme (SM). Elle en est « enchantée », elle ne jure que pour « son maitre ». Mon consultant va mal et, s'il admet avoir été tolérant jusqu'ici, il se rend compte maintenant que cette relation est « très nocive » pour sa femme. L'amant la maltraite de différentes façons, mais elle dit y trouver son compte et le défend disant qu'il montre beaucoup de talent dans les mises en scène qu'il propose, se révélant d'une seule pièce, déterminé. Elle ajoute y trouver de la sécurité et « une force que lui a toujours manquée ». Elle a rencontré son amant dans le club SM auquel ils vont tous les deux, lui (mon patient) adore sa femme et il y est allé sans vraiment savoir comment cela se passe dans le SM. Il pourrait de son côté se lier avec une femme du groupe, sadique ou masochiste. Il y a « pour tous les goûts », mais ce n'est pas sa « tasse de thé ».

Dans l'entretien, il dépeint les couples qui l'on y rencontre : des femmes maitresses d'hommes soumis ; des maitres et des soumises ; des couples de femmes ou d'hommes SM. Une sorte d'identité commune les lie, leur attraction pour la pratique SM, le manque de jugement. Mon patient dit d'y être une exception ; lui il suit une femme masochiste alors qu'il est un peu voyeur de cette vie sexuelle à laquelle il ne participe pas. Il peut cependant remplir la fonction de caution éthique pour le groupe. Cela étant, il semble être le *témoin* de quelque chose qui lui procure un certain intérêt, bien qu'en principe il n'en soit pas conscient. Il passera bon temps de nos entretiens à décrire méticuleusement les

personnages qu'il y rencontre, ce qui suscite chez moi une certaine curiosité – je l'admets dans mon for intérieur...

Au troisième entretien, mon patient m'avoue que le but princeps de sa venue est de savoir si l'amant de son épouse est un pervers-narcissique (PN) : au vu de son mépris, sa cruauté et sa méchanceté ; il doute qu'il soit un vrai sadique. Il précisera son idée en me donnant d'autres détails sur son comportement. Mon avis, dit-il, va lui servir pour convaincre son épouse d'abandonner son amant.

Le fonctionnement de mon patient se situant au niveau de son consentement et sa position d'un observateur qui vit à travers une autre/des autres sans vivre lui-même, me semble exemplaire de la SA. Il se nourrit d'une mission salvatrice en assurant la logistique de la vie conjugale comme « personne d'autre ». Il « ne mouille pas sa chemise », mais il a le sentiment d'être l'acteur, même le personnage principal de la dramatique, tandis que sa passivité est indispensable à la scénarisation aménagée par un tyran avec la complicité d'une femme à son tour tyrannique. Mon patient bonifie la perversion quand il dit : « Ça fait du bien à ma femme. »

Dans le transfert, il paraît me proposer de rester en continuité avec ce scénario. Un complice ?

On a tendance à mésestimer la fonction de ces personnages marginaux pourtant essentiels pour le fonctionnement de la mise en scène perverse : ils lui donnent une caution, la rendant « logique » et « nécessaire ».

Afin de comprendre la perversion, il nous convient de jeter un regard éloigné sur sa dynamique groupale. Les clubs SM ou échangistes sont des groupes qui étayent et donnent sens à la perversion, et des personnages marginaux, à la SA, y contribuent à l'ensemble.

## **Discussion**

En étudiant les couples où l'un ou les deux conjoints choisissent une SA, émerge la dimension d'un certain attachement comme soutien et assurance de durée, stabilité, en toute probabilité, essentiels pour le maintien du couple. Autrement, il serait difficile d'expliquer la coexistence de fonctionnements alternatifs chez l'un des conjoints ou distribués entre les deux ; une orientation est portée vers les sensations fortes, voire

dangereuses ; une autre, vers l'ordre et la retenue. Parfois ces deux mondes clivés peuvent trouver une place au cours de la semaine : au début de semaine, une période de vie bien réglée, et une fin de semaine dédiée aux excès.

Lorsque ce clivage n'est plus supporté, des crises de couple explosent. La jalousie, la honte, la rivalité envieuse ont régulièrement besoin de rester contenues par un déni serré afin d'entretenir un équilibre. Parfois des compromis, voire des *contrats* plus ou moins explicites, sont engagés entre les conjoints afin d'accepter ce mode de vie double où l'un ou l'autre peut être marginalisé. Un conjoint affirmera, par exemple, qu'il travaille dur pour gagner le pain de la famille, lui accordant le droit de faire ce qui lui plaît... Un autre dira qu'il faut accepter ses écarts, sinon, il deviendrait « fou », « violent », il « peut tout casser ». Un autre encore acceptera les infidélités de son conjoint afin de se livrer à de l'incestualité avec l'enfant. La logique du « donnant-donnant » sert comme argument. Chacun devrait y trouver son compte. Il convient toutefois d'admettre que cela nécessite du sang-froid et de l'effronterie.

### **Pour conclure**

La sexualité atypique serait une sexualité affranchie de limites et d'attachement, sans véritable sensualité. Elle est égocentrée et cherche de se dispenser des tendres satisfactions du lien. La SA est performative et inauthentique, le but étant d'étouffer le désir redouté ainsi que son mystère. A fur et à mesure de mon parcours, j'ai essayé de différencier la SA d'autres sexualités, et souligné ses traits singuliers, c'est-à-dire qu'elle vise l'emprise sur un autre à la fois recherché et ignoré.

Le sujet à SA part en guerre contre le plaisir chez le partenaire, alors qu'il ne peut démentir son besoin d'affection. Dépit, désappointé, il ne croit pas pouvoir accueillir au présent la tendresse qui lui a tellement fait défaut. Alors il tente de devenir le directeur de cérémonies. A ce titre, on peut se rappeler que Léon n'a pas toléré que Nina puisse prendre le pouvoir du lien tandis que, si celle-ci a adhéré à l'idée de participer à une sexualité collective, c'est qu'elle y voyait l'occasion de passer de dominée à maître.

Selon mon expérience, l'activité sexuelle y joue un rôle subalterne ; c'est l'ascendant sur l'autre, spectateur ébahi, qui est recherché en priorité. Animé de sensations chaotiques, erratiques, l'archaïque fleurit...

Ce texte est un premier essai qui devrait être confirmé, ou pas, par d'autres. Si mes hypothèses sur l'étendue et la singularité de la SA s'avèrent pertinentes, la porte s'ouvre pour une relecture critique du concept de perversion sexuelle. Des recherches à venir.

## **Bibliographie**

Bleger J. (1967) *Symbiose et ambiguïté*, tr. fr. Paris, Puf, 1980.

Boursellier Ch. (2000) *Les forcenés du désir*, Paris, Denoël, Impacts.

Debord G. (1967) *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, Folio.

De M'Uzan M. (1984) Les esclaves de la quantité, *Nouvelle revue de psychanalyse*, 30.

Eiguer A. (2003) *La famille de l'adolescent : le retour des ancêtres*, Paris, In Press.

Eiguer A. (2016) Destins de la sexualité dans la thérapie psychanalytique de couple, *Dialogue*, 212, 79-91.

Freud S. (1905) Trois essais sur la théorie sexuelle, tr. fr. *OC VII*, PUF.

Kahr B. (2009) Le sexué et le sexuel dans le couple et la famille, *Dialogue*, 183, 11-24.

Laplanche J. (2007) *Le sexual. La sexualité élargie au sens freudien*, Paris, Puf.

Ricœur P. (1990) *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil.

**GENEVIÈVE SABOT**

Psychopraticienne relationnelle et analyste intégrative

**Hyperconnexion comme une échappatoire à une sexualité confisquée**

Ou De l'emprise des sens à la prise de sens pour accéder à une identité sexuelle investie

À sa demande et pour des raisons de confidentialité, le texte de l'intervention de Geneviève Sabot ne figure pas dans les présents actes du colloque.

## PIERRE WILLEQUET

Docteur en psychologie, psychanalyste

### SEXUALITÉ HOMME – FEMME, LE GRAND MALENTENDU

Ainsi je voudrais, une nuit,  
Quand l'heure des voluptés sonne,  
Vers les trésors de ta personne  
Comme un lâche, ramper sans bruit,

Pour châtier ta chair joyeuse,  
Pour meurtrir ton sein pardonné,  
Et faire à ton flanc étonné  
Une blessure large et creuse,

Et, vertigineuse douceur !  
À travers ces lèvres nouvelles,  
Plus éclatantes et plus belles,  
T'infuser mon venin, ma sœur<sup>7</sup> !

Charles Baudelaire  
*À celle qui est trop gaie*

#### Introduction

Petite anecdote introductive pour vous situer à quel point la question sexuelle reste, aujourd'hui encore, hantée par une série d'attitudes phobiques qui restent étonnamment actives au sein d'une société prétendant en avoir fini avec ces vieux blocages. Dans un monde numérisé à outrance et où une pornographie la plus débridée est accessible aux enfants de six ans, il n'en est pourtant rien : l'épisode suivant en témoigne. Au moment de rédiger ce texte, j'ai essayé d'utiliser pour la première fois une fonction spécifique du traitement de texte : celle permettant de le dicter à partir de la voix parlée. Je commence donc à causer tout seul, devant l'ordinateur, et remarque qu'arrivé au mot « sexuel », il est subitement remplacé par une série d'astérisques... Un peu surpris, je réitère l'expérience, essaie de prononcer le mieux possible le terme (l'appareil ne comprend parfois pas clairement le mot et le remplace par un autre). Mais rien n'y fait : chaque fois que je prononce le mot « sexuel », on lui substitue cette série d'astérisques ! Preuve, s'il en était, que nous n'en avons pas fini avec l'immense encombrement, complication et embarras

---

<sup>7</sup> (Baudelaire, 1855/1965), p. 166.

dans laquelle nous plonge cette thématique, tout autant fascinante que brûlante, pour ne pas dire terrifiante. Raison pour laquelle, comme l'indiquait R. Otto dans son livre sur *Le Sacré*<sup>8</sup>, nous sommes bien face à un *numen*, soit un phénomène qui demeure, pour la psyché, *Tremendum* et *Fascinatum* : terrifiant et fascinant... Nous y reviendrons.

## **Le mystère**

Comme tout ce qui relève du créé vivant, la sexualité humaine s'ancre, pour nos esprits malicieux, dans ce qu'il n'est certainement pas abusif d'appeler un Mystère<sup>9</sup>. Mystère de la différence des sexes, mystère du désir (et Dieu sait si l'on a pu gloser autour de ce terme depuis fort longtemps), mystère de l'amour et de la réciprocité, mystère de la génération des humains et, enfin, mystère de cette puissance immémoriale venant nous visiter encore et toujours, sans répit ni trêve, parfois jusqu'au meurtre ou jusqu'au trépas.

Prétendre dévoiler ce qui l'enveloppe est bien sûr illusoire et relève sans doute de la fameuse *hybris* des Grecs, la démesure. C'est donc avec précaution qu'il nous est demandé d'aborder la chose, en tâchant de ne pas la réduire à ce qu'elle n'est pas – un simple phénomène physiologique permettant à l'espèce de se perpétuer – ni d'en surévaluer outrageusement les implications, bien que chacun sente ou entrevoie, en son fonds, qu'il s'agit bien, là, d'une dimension immaîtrisable, imprévisible et, en somme, vertigineuse si l'on est tant soit peu sincère avec soi-même.

Si je me suis attelé, dans mon livre sur la sexualité<sup>10</sup>, à la notion de *malentendu* entre homme et femme, c'est bien sûr au regard et en référence à la clinique, à l'expérience vécue, jour après jour en cabinet, auprès d'individus en souffrance ou en quête d'un sens à donner à leur passage ici-bas. Tous ont ou auront maille à partir avec la question sexuelle, s'y empêtrent ou s'y trouvent transformés, si ce n'est révélés.

Toutefois, en évoquant la notion de mystère, je ne voudrais pas être mal compris : bien que le terme grec *mustêrion* fasse allusion aux cultes à initiation, il ne faut bien sûr pas entendre le terme sous l'égide de cette affiliation. Au contraire, il s'agit ici de signaler, de rappeler l'immense imbroglio multimodal (corporel, émotionnel, conceptuel si ce n'est spirituel) dans lequel nous plonge la sexualité, afin de pouvoir entrevoir et admettre, fût-

---

<sup>8</sup> (Otto, 1929/1949).

<sup>9</sup> Le mot provient du grec *mustêrion* et désigne un culte à initiation, parfois secret, qui se rattache au groupe des dérivés de *muein* « se fermer ». (Rey, 1993), TII, p. 1298.

<sup>10</sup> (Willequet, 2016).

ce un instant, l'incommensurable dont elle est porteuse et les horizons, littéralement effarants, auxquels elle nous convie.

De ce point de vue, l'idée selon laquelle on se trouve face à un *numen* me semble appropriée, si l'on se réfère à la tonalité empirique contenue dans ce terme. En effet, pour nos aïeux, le *numen* se comprenait – et continue de se comprendre, mais sans qu'on le sache pour autant – en tant que *signe de la tête effectuée par le dieu en direction de l'humain*. En d'autres termes, il s'agit d'une interpellation issue d'une forme plus ou moins avérée de transcendance – au sens étymologique de « ce qui dépasse. » Or, il s'agit bien de cela : le sexuel nous bouleverse à chaque fois qu'il fait irruption dans nos existences les plus structurées, les plus chargées d'habitudes et les plus « rangées ». En effet, ces effractions dé-rangent ce qui, scrupuleusement et parcimonieusement, avait été « rangé ». Raison pour laquelle, dans sa Théogonie, Hésiode surnomme Éros : « Celui qui rompt les membres et qui, au fond des poitrines, domine l'esprit et le sage vouloir<sup>11</sup>. » Il est celui qui casse, qui chamboule, voire qui broie ce qui avait été bâti rationnellement et conceptuellement et qui, soudain, ne tient plus, s'effondre sous les coups de boutoir d'une instance bien plus effarante, tonitruante que ce que l'habitus quotidien tente de construire en termes de solidité, de permanence ou de sécurisation.

### **L'archétype**

Le mystère n'est pas inerte. Il n'est pas endormi ni lénifiant, sinon son aura fascinante n'existerait tout simplement pas, ni n'aurait de raison d'être. Au contraire, il nous sollicite, nous secoue jusqu'aux fondements en exigeant, d'une certaine manière, réponse aux questions qu'il pose. En effet, la sexualité nous fait voyager au cœur d'événements psychiques foncièrement épars, pouvant circuler de l'épouvante pulsionnelle dévoratrice, dite « pulsionnelle » à la banalité la plus avérée – un de mes oncles nous disait, patelin, quand j'étais enfant : « Ne me dérangez pas le samedi matin, j'honore mon épouse » –, pour venir s'évaser, enfin, dans des éprouvés perçus comme « supra-individuels », de quelque ordre que soient, par ailleurs, ces derniers. On pourrait ainsi dire que, si mystère il y a, il y a aussi mouvement, tremblement – comme le rappelle Goethe dans son Faust<sup>12</sup>

---

<sup>11</sup> (Hésiode, 1993), p. 26.

<sup>12</sup> (Goethe, 1808/1969), p. 173.

– bref, énergie, soit l'*energeia* au sens des Grecs qui signifiait, pour eux : « une force en action ».

Pour ce qui est des humains et de la plupart de leurs congénères biologiques – animaux et végétaux – ces *energeia* se manifestent sous formes génératrices, constructrices et informatrices. Elles élaborent les innombrables formes de vie, comme nous l'indique leur observation quotidienne. Participant à leur création et, de ce fait, les construisant, elles informent également la matière afin que celle-ci s'organise d'une façon plutôt qu'une autre. Comme chacun sait, le germe de blé produira un épi de la même espèce et non un bégonia ou un citronnier. S'exprime là, indiscutablement, une puissance organisatrice éminemment efficace, servant de substrat aux phénomènes vivants et, notamment, à l'espèce humaine sous l'égide de la différence des sexes. Ainsi, les fondements sur lesquels s'érige un individu sont de nature impersonnelle, « universelle » pourrait-on dire, et relèvent d'instances qu'il ne nous est pas loisible de vouloir circonscrire de façon claire et distincte, quoi qu'on en ait le plus ardent souhait. En terminologie jungienne, il s'agit de « force archétypales » à ne pas confondre avec les « images archétypales » qui en seraient les rejetons<sup>13</sup>. Nous pourrions y revenir plus tard, si vous le souhaitez.

Ainsi, le lit sur lequel repose l'advenue du sujet repose, sans doute aucun, sur ces forces organisationnelles qui, incessamment, fabriquent des êtres selon des lois immémoriales auxquelles, bon an mal an, nous souscrivons sans trop y penser, ni même en prendre conscience. Il en va de même de la formation du corps, comparée par Jung aux fonctionnements archétypiques :

Car de même que les organes du corps ne sont pas des données indifférentes et passives, mais plutôt des complexes fonctionnels et dynamiques qui manifestent leur existence avec une nécessité impérieuse, de même les archétypes, sorte d'organes psychiques, sont des complexes « pulsionnels » dynamiques qui déterminent au plus haut point la vie psychique<sup>14</sup>.

L'image du substrat en forme de « support ontologique » est, à cet égard, évocatrice. Car, outre ces puissances génératrices provenant du « bas » (de la chair, de la matière, du *bios*)

---

<sup>13</sup> (C.G. Jung, 1933/1986), (C.G. Jung, 1937/1986). Voir, dans ce dernier ouvrage, en fin de volume, l'explication du terme qu'en propose Jung. On peut lire également ce type d'explication dans (Agnel, 2008), p. 27 et suivantes.

<sup>14</sup> (C. G. Jung, 1935/1985)

et que l'on a depuis l'Antiquité baptisées : « chthoniennes » (du grec *Chthon*, la Terre), le sujet est également récipiendaire de ce qui provient du « haut », c'est-à-dire de l'ensemble des constituants culturels, religieux, familiaux et sociétaux qui cueillent, eux aussi, l'être en devenir en s'y répandant comme l'eau dans le sable. Il s'agit, en l'occurrence, de ce que l'on a souvent qualifié en tant que « le symbolique ».

Ainsi, l'individu advient au lieu de convergences de ces puissances littéralement titanesques : forces archétypales, d'une part ; immense brouet culturel et civilisationnel, de l'autre. On peut affirmer sans trop se tromper qu'il naît de la rencontre, de l'accouplement – plus ou moins harmonieux – de ces deux puissances au milieu desquelles, en tant que tiers créé, il est littéralement « pris en sandwich » ou écartelé, à son corps défendant, sans aucune participation consciente à leur influence, dont il n'est bien sûr pas l'instigateur. Il les reçoit, les subit, est traversé et parfois ravagé par elles, mais en est peu ou prou le rejeton.

Ce qui revient à dire que, bien avant l'avènement de la moindre bribe cognitive ou représentationnelle, le sujet se tient *déjà* au cœur d'un véritable maelström fait de pulsions, d'énergies, de forces organisatrices, mais aussi de valeurs, d'injonctions, d'interdits et d'assignations multiformes qui s'y entremêlent et avec lesquelles il devra mener à bien son parcours terrestre. À juste titre, on a nommé cet imbroglio « l'inconscient » étant donné, précisément, qu'à l'état naissant – et parfois même jusqu'à l'état mourant – le sujet humain n'en sait pas grand-chose, est agi ou détruit par lui, sans qu'il n'ait rien demandé ni, même, souhaité quoi que ce soit de cet ordre. On bute là sur la fameuse rétorque de l'adolescent rebelle à qui l'on demande de souscrire aux obligations comportementales et qui jette au visage de l'adulte : « J'ai pas demandé à naître, foutez-moi la paix. » À cela, il n'y a pas grand-chose à répliquer, tant l'objection est pertinente.

Du côté de la sexuation, de la différence des sexes, on assiste ainsi, au niveau subjectif, à ce même type d'élaboration. Une enfant née fille va très tôt reconnaître dans la tangibilité de son corps les attributs qui la font telle, et il en sera de même du côté mâle. Toutefois, l'histoire ne s'arrête pas là et nous renvoie à l'imbroglio dont il était question plus haut. L'être-de-la-fille, tout comme celui du garçon, est soumis, on l'aura compris, à toute la lignée inconsciente et « symbolique » (correspondant aux termes culturels et civilisationnels proposés plus haut) qui, non seulement, la précède, mais aussi la surplombe. C'est-à-dire, en langage imagé, l'observe et l'évalue, pour ne pas dire : la juge.

---

Vous avez là une claire illustration de ce qu'on a appelé le surmoi ou, pour le moins, d'une instance perçue comme « supérieure », et internalisée, qui devient le porte-parole synthétique des divers éléments issus du symbolique.

Si les forces archétypales sont immémoriales, c'est-à-dire ancrées pour une bonne part dans ce qu'on nomme la phylogenèse (étymologiquement « ce qui a été créé - *génésis* - et/ou provient de la tribu, de la famille, du clan - *phylon*) et qui correspond à tout le parcours génétique de l'espèce en ses infinis linéaments, les puissances symboliques le sont elles aussi, mais d'une autre manière, bien évidemment. Pour parler de manière imagée, on pourrait dire qu'elles proviennent du haut, du ciel, comme l'indiquent nombre de systèmes religieux ou de cosmogonies qui situent Dieu, principe *éthique* et *générateur* s'il en est, dans un éther azuréen immaculé et transcendant.

Le résultat de cette rencontre/confrontation se nomme *complexité*, comme Edgard Morin l'a justement intitulée dans un ouvrage qui a fait florès<sup>15</sup>. Ce qui revient à dire que *chacun de nous est infiniment complexe*. Brassage, mélange, entremêlement de millions d'influences et de courants sous-jacents, invisibles, qui n'arrêtent pas de tournoyer en nos viscères psychiques et physiques, qu'on l'admette ou non. Une fois encore, c'est cela qu'on a appelé l'inconscient et Dieu sait si ce concept est porteur, à l'heure actuelle, de réticences et d'aversion diverses, tout à fait compréhensibles, mais néanmoins vaines, étant donné que l'inconscient, on ne va pas s'en débarrasser par je ne sais quel tour de passe-passe. Ou, pour le dire de façon plus cruelle, il ne va pas nous laisser tranquilles, du simple fait que nos désirs les plus chers s'agrippent à de pitoyables baudruches ayant pour nom : maîtrise, contrôle ou volonté de circonscrire l'ensemble de *ce-qui-est*.

Soit dit en passant : *notre époque hait l'inconscient* et voudrait, définitivement, s'en débarrasser. Souhaitons-lui bonne chance.

Du point de vue anthropologique, la différence des sexes a, de tout temps, été non seulement perçue comme fondamentale, mais aussi, et surtout une façon de lire le monde en le structurant. F. Héritier le formule de manière limpide en écrivant :

Hommes et femmes sont différents, d'une différence qui est apparue irréductible dès l'aube de l'humanité pensante – qui nomme et qui classe – et qui était directement perçue

---

<sup>15</sup> (Morin, 1992)

par les sens, qu'elle soit anatomique : les uns ont un pénis, les autres une vulve ; ou physiologique : la production d'humeurs corporelles visiblement autres. Ces différences irréductibles simples nous servent à penser parce (...) qu'elles sont à l'origine d'un système de classification tout aussi primordial et irréductible, en ce qu'il oppose radicalement le même au différent, la mêmété à la différence. (...) Dans le monde entier, les systèmes conceptuels, et les systèmes langagiers sont fondés sur ces oppositions binaires, qui opposent des caractères concrets ou abstraits et qui sont marquées toujours du sceau du masculin ou du féminin<sup>16</sup>.

Le masculin originel donne accès à la pénétration et à l'ensemencement ; le féminin originel au fait d'être pénétré, à la réceptivité et à la participation à la création du vivant. Du point de vue symbolique (et, en utilisant ce terme, on ne fait pas allusion à de gentilles images pour les livres d'enfant, mais à une formidable réalité psychique, génératrice de nos représentations et de nos identités d'êtres humains), l'un et l'autre s'enracinent au centre du corps, dans le pénis de l'homme, heureusement appelé *phallus* par la psychanalyse afin de faire référence à toute la charge représentationnelle véhiculée par cet organe qui, bien sûr, n'en est pas un. Ou, tout au moins, pas seulement. Pour la femme, sa vulve et son ventre, tout autant que ses seins, en sont les représentants les plus évidents et porteurs, eux aussi, de toute la densité évocatrice qui va leur être attribuée.

Notre lecture du monde, au sens où en parle Héritier, est arrimée à ces images qui, je le répète, sont, elles aussi lestées d'une charge sémantique qui nous déborde de tous côtés et qu'il serait vain de vouloir réduire à la trivialité physiologie ou anatomique. La complexité dont il est question – vous et moi – ne supportant pas qu'on la résume à ce qui en apparaît, même si c'est bien à partir de là que va se construire une lisibilité du monde tout autant qu'une possible insertion en celui-ci : « Je suis une fille, une femme ; je suis un garçon, un homme. »

Le malentendu survient lorsque le sujet, happé par les instances chthoniennes ou symboliques desquelles il procède, en vient à s'y identifier de façon unilatérale. L'affaire se corse alors, risquant de se figer dans une trame comportementale parfaitement aliénante, car dans un cas comme dans l'autre, ces instances procèdent de zones présubjectives : non métabolisées par une histoire personnelle, une infinité

---

<sup>16</sup> (Héritier, 2010), pp. 37-38.

d'expériences, d'éprouvés ou de réflexions spécifiant progressivement le sujet en devenir (son individuation), elles s'imposent en tant qu'aveugles et, du même coup, aveuglent celui ou celle en lequel elles s'érigent.

C'est là qu'intervient le plus grand des paradoxes qui nous soit donné de rencontrer, car l'identification (partielle) à ces instances est, en même temps, inévitable. D'une part, pour accéder à la virilité ou à la féminité, il est indispensable que garçons et filles se découvrent pourvus des organes sexuels qui les spécifient et assimilent – fût-ce allusivement ou de façon nébuleuse – en quoi ces derniers vont inévitablement déterminer leur destin sexué, et, par la même occasion, leur devenir affectif ou relationnel.

Par ailleurs, aucun individu ne peut, ni ne va faire l'économie de la confrontation avec l'ébouriffante somme de discours, assignations, points de vue généraux concernant son genre et la place qu'il devra assumer socialement et/ou d'un point de vue comportemental, en tenant compte de celle-ci.

L'un et l'autre des genres sont ainsi voués à un travail « partiel » d'identification à son sexe, dans la mesure où c'est bien à *partir de lui* que s'élabore une identité, un positionnement dans le monde et, de ce fait, un certain rôle en son sein. On sait qu'à l'heure actuelle, et historiquement parlant, se développe un indiscutable conflit de rivalité entre les sexes et leurs valeurs respectives, confrontation sans doute inévitable et qui s'inscrit dans un mouvement sociétal, si ce n'est civilisationnel qui n'a pas fini de nous surprendre.

Au niveau de la sexualité – dont je rappelle que Lacan affirmait qu'entre l'homme et la femme *il n'y a pas de rapport sexuel* – on aboutit ainsi, en d'infinies occurrences, au malentendu dont il est question. À sa manière, Jung soulignait ce hiatus de la façon suivante : l'anecdote est relatée par M. L. von Franz dans un livre assez récent (2010) :

(Il existe) un grand problème que Jung a souvent relevé : pour la femme, *la relation humaine* est le but le plus haut, ce qui est le plus important pour elle-même ; et pour l'homme, *c'est l'œuvre*. Il a dit : « C'est mal arrangé dans la création, si j'avais été Dieu, je l'aurais faite autrement<sup>17</sup>. »

---

<sup>17</sup> (von Franz, 2010), p. 92.

Humour, bien sûr. Et humour salutaire dont l'écho se fait entendre, fréquemment, en situation clinique. Déplaçant le curseur sur la question sexuelle – on verra que la différence n'est, à mon sens, qu'apparente – Lacan fait un constat non pas identique, mais qui souligne la disparité entre les « projets » masculin et féminin.

(...) la femme se définit d'une position que j'ai pointée du *pas-tout* à l'endroit de la jouissance phallique. Je vais un peu plus loin – la jouissance phallique est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas, dirai-je, à jouir du corps de la femme, précisément parce que ce dont il jouit, c'est de la jouissance de l'organe<sup>18</sup>.

*Jouissance*, le terme est lâché. Car dans le champ expérientiel qui nous intéresse, gît une promesse n'ayant pas grand-chose à voir avec le bon vieux « plaisir ». Or cette dernière rejoint, à n'en pas douter, l'ineffable du *numen* dont il a été question plus haut. Enfonçant le clou, Lacan assène un peu plus loin :

La mystique (...) c'est quelque chose de sérieux, sur quoi nous renseignent quelques personnes, *et le plus souvent des femmes*, ou bien des gens doués comme saint Jean de la Croix – parce qu'on n'est pas forcé quand on est mâle, de se mettre du côté de (la fonction phallique masculine<sup>19</sup>). On peut aussi se mettre du côté du pas-tout. Il y a des hommes qui sont aussi bien que les femmes. Ça arrive. Et qui du même coup s'en trouvent aussi bien. Malgré, je ne dis pas leur phallus, malgré ce qui les encombre à ce titre, ils entrevoient, ils éprouvent l'idée qu'il doit y avoir une jouissance qui soit au-delà. C'est ça, ce qu'on appelle des mystiques. (...) C'est comme pour sainte Thérèse – vous n'avez qu'à aller regarder à Rome la statue du Bernin pour comprendre tout de suite qu'elle jouit, ça ne fait pas de doute. Et de quoi jouit-elle ? Il est clair que le témoignage essentiel des mystiques, c'est justement de dire qu'ils l'éprouvent, mais qu'ils n'en savent rien. Ces jaculations mystiques, ce n'est ni du bavardage ni du verbiage, c'est en somme ce qu'on peut lire de mieux<sup>20</sup>.

Qu'en pensent les femmes ? Souscrivent-elles à l'intuition lacanienne qui, peu ou prou, suggère de façon claire une différence, un *écart* finalement radical, ontologique, entre ces deux approches du sexuel ? Dans un chapitre étonnant, Jacqueline Schaeffer propose,

---

<sup>18</sup> (Lacan, 1975), p. 15.

<sup>19</sup> Rendue dans le texte par une formule mathématique que je traduis ici.

<sup>20</sup> (Lacan, 1975), pp. 98-99. (Souligné par l'auteur).

dans le sillage de ce qui vient d'être dit, une césure assez franche entre orgasme et jouissance – ce qui tendrait à souligner la notion de promesse avancée ici.

Abordant la question de la fameuse « passivité » féminine, Schaeffer en distingue deux types – sur lesquelles il est utile de méditer : une passivité mortifère, renvoyant aux craintes psychotiques « d'intrusion, de néantisation, de morcellement et de perte d'identité<sup>21</sup> », et une autre, qu'elle nomme « d'accueil » et fait de cette menace pour le moi le terreau de la jouissance féminine. Poursuivant, elle énonce :

Je pense (...) que la défaite – dans toute la polysémie du terme : se défaire ou subir la défaite – est la condition même de la jouissance féminine. (...) ... le plaisir, comme l'orgasme restent au service de la liaison, du retour dans le moi (...). Tandis que la jouissance, pure passivité, est déliaison, sortie hors du moi, « ek-stasis », perte des limites, « au-delà du principe de plaisir » du moi. La jouissance sexuelle est donc antagoniste à la visée de l'orgasme (...) parce qu'il s'agit d'un vécu (et non seulement d'un fantasme) de la démesure, de la perte du contrôle et de l'élargissement des limites. (...) L'orgasme rassure le moi, puisque la décharge permet le retour à l'ordre dans le moi, avec sa qualification de satisfaction. En revanche, le moi ne peut que haïr la jouissance, qui le rend démesurément « non maître en sa demeure ». Et pourtant, s'il en accepte le risque, il ne peut qu'en ressortir élargi, enrichi d'un accroissement de représentations affectées.

## Épilogue

J'aimerais terminer ce bref, trop bref exposé, par une métaphore topographique (du grec *topos*, le lieu, et de *graphein*, dessiner) sur laquelle j'ai beaucoup insisté dans mon ouvrage. Il semblerait que dans nombre de cas – une fois encore, attestés par la clinique, sans quoi ce type d'assertion ne vaudrait pas grand-chose –, l'expérience sexuelle de l'homme rejoigne ce qui vient d'être qualifié d'orgasmique : la formidable décharge d'une tension interne demandant satisfaction, c'est-à-dire expulsion. Or, dans celle-ci, l'homme et le plus intime de sa personnalité, de son être, se tiennent *derrière* l'organe mâle et, d'une certaine manière, s'y cantonnent et s'y trouvent protégés. Il y aurait là l'expression d'une véritable limitation ontologique à laquelle, précisément, souscrit ego dans son inépuisable besoin de réassurance et/ou de domination. La défaite dont parle Schaeffer n'étant, on l'aura compris, qu'allusive ou entrevue, tant les instances moïques se révèlent

---

<sup>21</sup> (Schaeffer, 2000), p. 125.

hégémoniques. Le refus, l'évitement de la défaite s'y trouverait concentrés dans le fait même de cette possibilité offerte à la sexualité masculine de ne pas s'investir « totalement » dans l'acte, si ce n'est dans la relation. Plainte rémanente s'il en est de la part des femmes qui stigmatisent, souvent, l'incapacité de leur conjoint à *s'engager*, précisément. C'est-à-dire à se perdre, irrémédiablement, dans un plus vaste, l'ineffable évoqué par Lacan et qui constitua, de bout en bout, la clé de voûte de toute l'œuvre jungienne.

Il n'en va bien sûr pas de même pour la sexualité féminine. L'ouverture ontologique constituée par son corps et, essentiellement, par son sexe, l'amène à recevoir, à laisser entrer en sa plus intime, en sa plus inexplicable profondeur, cet autre (avec un a minuscule *et* majuscule) venant s'y implanter. Pour elle, l'espace relationnel n'est pas le même, ni la tonalité d'implication d'ampleur identique. Si la position « mystique » se découvre du côté féminin, elle n'est toutefois pas l'apanage des femmes. Mais leur corps, leur être s'y trouvent convoqués de manière exemplaire. Il s'agit donc bien d'une « position », c'est-à-dire d'une attitude, dans ce que le terme possède de plus radical et de plus tangible. Une attitude psychique tout autant que physique où se conjoignent l'ouverture/offrande du corps, jusqu'en ses plus infimes ramifications, tout autant que celle de l'esprit, de l'activité mentale, appelée à s'absenter tout en restant témoin privilégié et attentif de ce qui se déroule aux confins de l'être. La jouissance féminine incarne l'essence de ces ouvertures, dans l'immense et incroyable acceptation/renonciation qu'elle implique et qui la distingue, comme on l'a vu, de l'orgasme. On n'en est donc plus, aux dires raffinés d'un Lacan, à une « affaire de foutre », mais bien introduits dans l'échappée offerte en direction d'une aire empirique située en-dehors, tout à fait en-dehors de ce que la quotidienneté peut offrir. Raison pour laquelle il y est question d'*ex-stase* (chez Schaeffer) ou d'*ex-sistence* (chez Lacan), c'est-à-dire d'un lieu situé (« *sistere* » - être placé) « hors de » (*ex-*). Ce qui est entrevu, et à propos duquel il est fort difficile de s'exprimer, sort, extrait le sujet de lui-même. De son histoire, de son récit. En bref, de son arrimage permanent au langage et à tout ce que celui-ci a pu construire en lui, ou à son propos. Il n'est pas impossible que se rencontre, là, de façon paradigmatique, ce qu'on appelle communément l'amour. Aussi bien pour la femme que pour l'homme.

## **BIBLIOGRAPHIE**

Agnel, A. e. a. (2008). Dictionnaire Jung. Paris: Ellipses.

Baudelaire, C. (1855/1965). Les fleurs du mal et autres poèmes. Paris: Garnier-Flammarion.

Goethe, J. W. (1808/1969). Faust et le second Faust (G. de Nerval, trad.). Paris: Editions Garnier Frères.

Héritier, F. (2010). Hommes, femmes: la construction de la différence. Paris: Le Pommier.

Hésiode. (1993). Théogonie - la naissance des dieux (A. Bonnafé, trad.). Paris: Editions Rivages.

Jung, C. G. (1933/1986). Dialectique du Moi et de l'inconscient (R. Cahen, trad. Vol. 1). Paris: Gallimard - NRF.

Jung, C. G. (1935/1985). Psychologie et orientalisme (R. Rochlitz, trad.). Paris: Albin Michel.

Jung, C. G. (1937/1986). Types psychologiques (Y. Le Lay, trad. 6 ed. Vol. 1). Genève: Georg Editeur S.A.

Lacan, J. (1975). Le Séminaire - Livre XX - Encore. Paris: Le Seuil.

Morin, E. (1992). Introduction à la pensée complexe (Vol. 1). Paris: ESF éditeur.

Otto, R. (1929/1949). Le sacré - L'élément non-rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel (A. Jundt, trad.). Paris: Payot.

Rey, A. c. (1993). Dictionnaire historique de la langue française (Vol. 1&2). Paris: Dictionnaires Le Robert.

Schaeffer, J. (2000). Le refus du féminin (3 ed.). Paris: Presses Universitaires de France.

von Franz, M. L. (2010). La quête du sens - entretiens radiophoniques. Paris: La Fontaine de Pierre.

Willequet, P. (2016). Sexualité homme-femme - L'éternel malentendu. Paris: Dervy-Médicis.

# MARIE BERGSTRÖM

Sociologue, chargée de recherches à l'INED

## RENCONTRES EN LIGNE, NOUVEAUX SCÉNARIOS SEXUELS

### Introduction : une sociologie des rencontres en lignes

- **Une recherche menée depuis 2007**

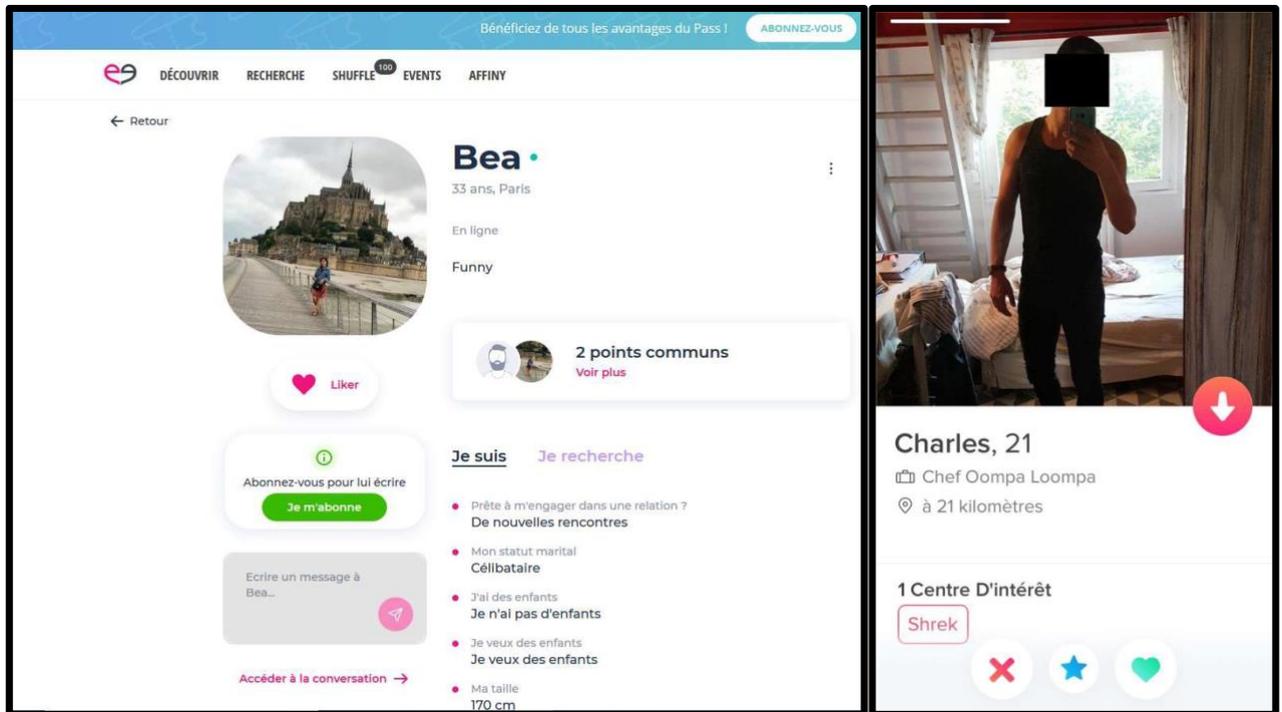
*Les nouvelles lois de l'amour. Sexualité, couple et rencontres au temps du numérique*, La Découverte, 2019

- **Une double approche** des plateformes de rencontres
  - **Comme objet d'étude** : interroger la spécificité
  - **Comme terrain** : revisiter les transformations de l'intime
- **Une double entrée** : la production & la réception
  - **Les concepteurs** : normes professionnelles et organisation du marché
  - **Les usagers** : aspirations et pratiques au sein de la population hétérosexuelle
- **Articulation des méthodes et des sources**
  - Entretiens biographiques  
*75 entretiens biographiques avec des usagers hétérosexuels de 18-68 ans.*
  - Grandes enquêtes  
*Contexte de la sexualité en France (CSF), 2006, 18-69 ans (N : 12 364)*  
*Étude des parcours individuels et conjugaux (EPIC), 2013, 26-65 ans (N: 8 725)*  
*Baromètre Santé, Santé Publique France, 2016, 15-75 ans, (N : 15 216)*
  - Données massives numériques  
*Partenariat avec Meetic (Match, Meetic, OurTime, Lexa, Neu, Lovescout...).*  
Données de profils anonymisés (N : 27 709 707 en 2019)  
Métadonnées interactives (N : 824 989 940 en 2019)

## Une révolution sexuelle ?

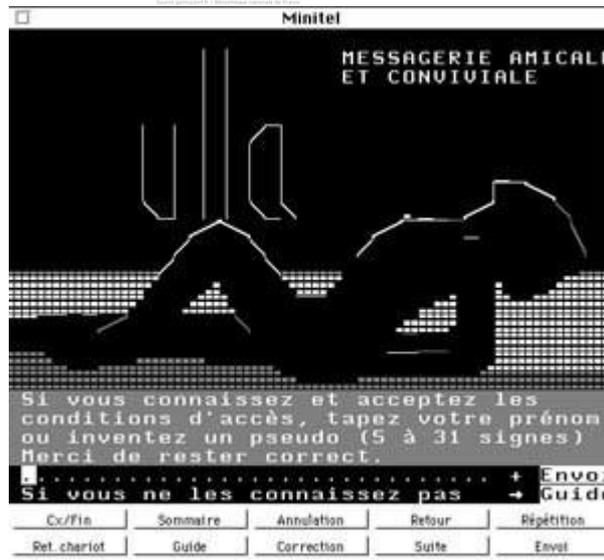
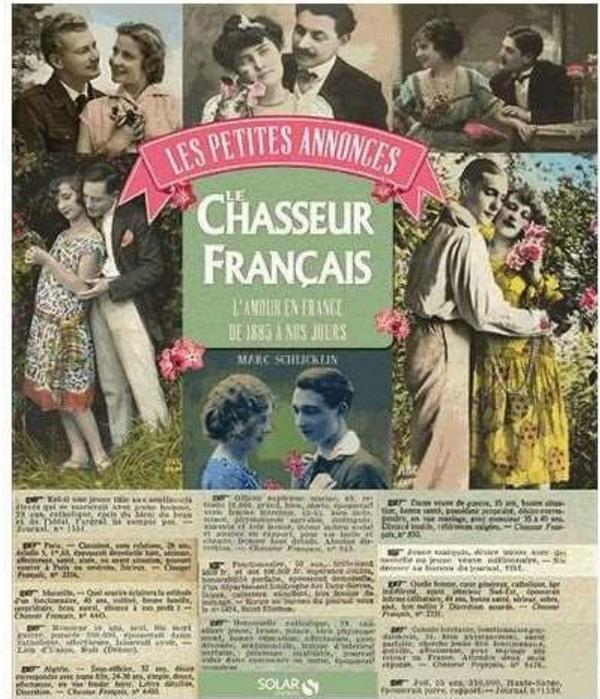
### Sites et applications de rencontres

Des services numériques **spécifiquement** et **explicitement** organisés en vue de la mise en relation de partenaires amoureux et/ou sexuels.



## Sites et applications de rencontres

**Ancêtres** : agences matrimoniales, petites annonces, BBS et "Minitel rose".



## Sites et applications de rencontres

- **Ancêtres** : agences matrimoniales, petites annonces, BBS et "Minitel rose".

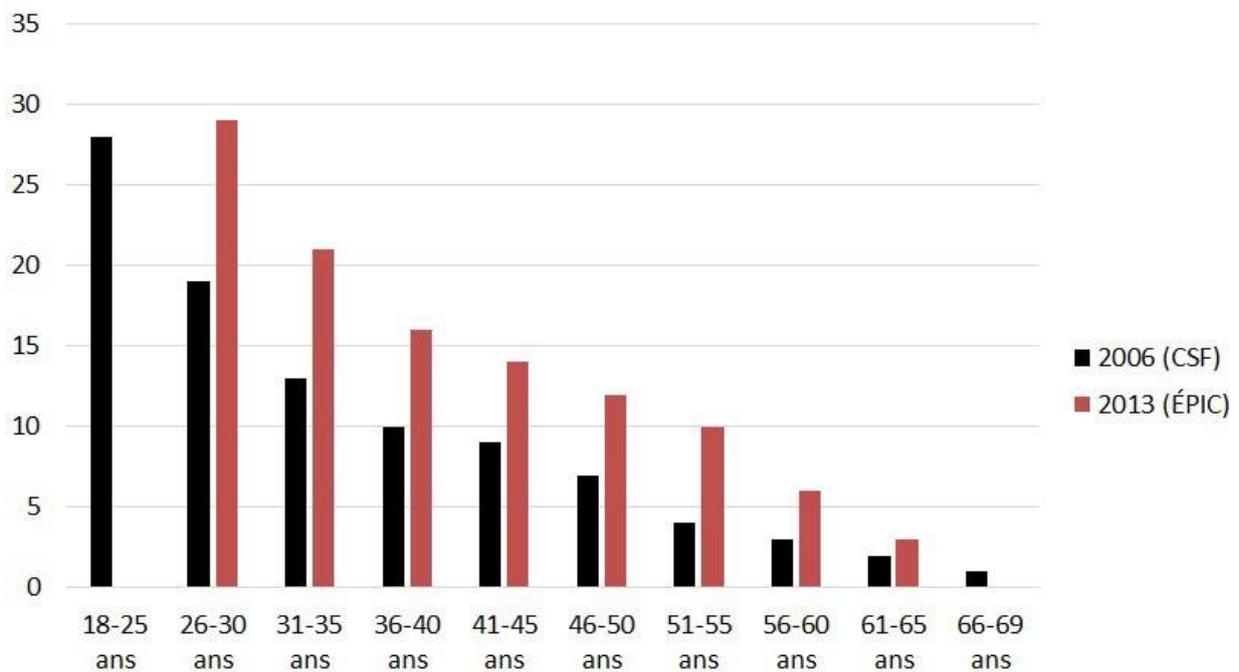
### Annonces & agences matrimoniales

- **1985** - taux d'usage chez les 21-44 ans : **2 %**
- **1985** - part de couples formés par ce biais : **1 sur 200**

### Minitel & services téléphoniques

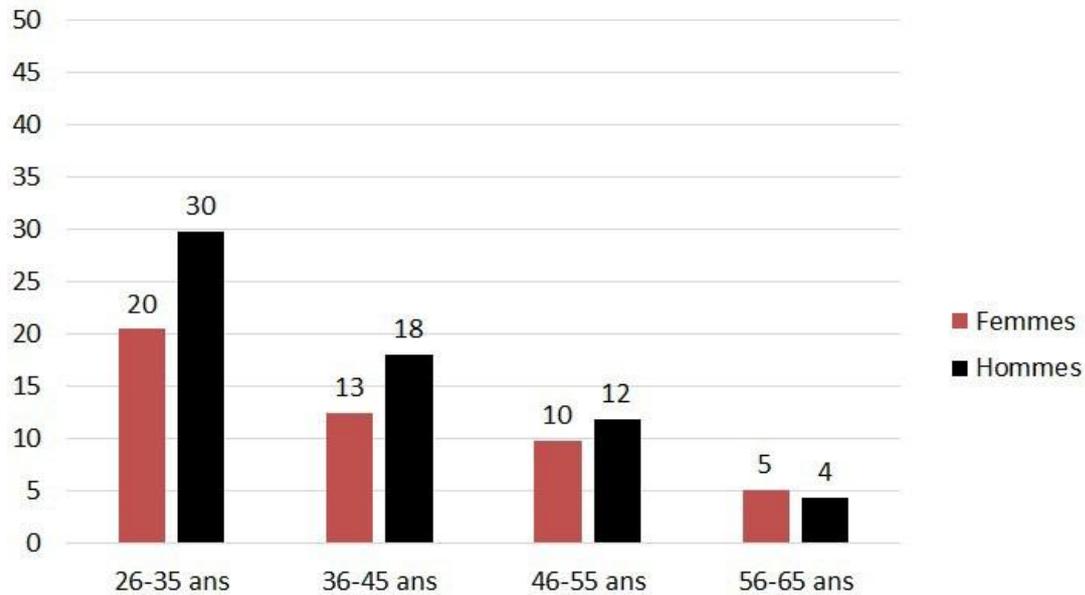
- **1992** - taux d'usage chez les 18-69 ans : **3 % (F)** et **10 % (H)**
- **Nouveauté** : la banalisation du recours aux services de rencontres.

### *Taux d'usage selon l'âge (%)*



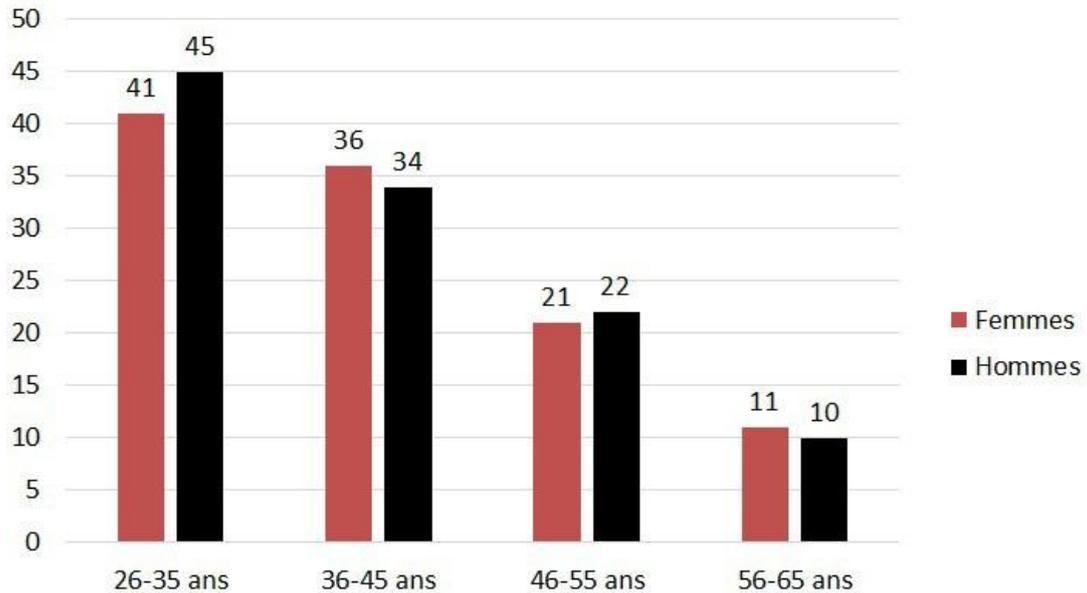
Sources : enquête "Contexte de la sexualité en France" (CSF), Inserm-Ined, 2006  
enquête "Etude des parcours individuels et conjugaux" (EPIC), Ined-Insee, 2013

*Taux d'usage selon le sexe (%) – population générale*



Sources : enquête "Etude des parcours individuels et conjugaux" (EPIC), Ined-Insee, 2013

*Taux d'usage selon le sexe (%) – chez les célibataires*



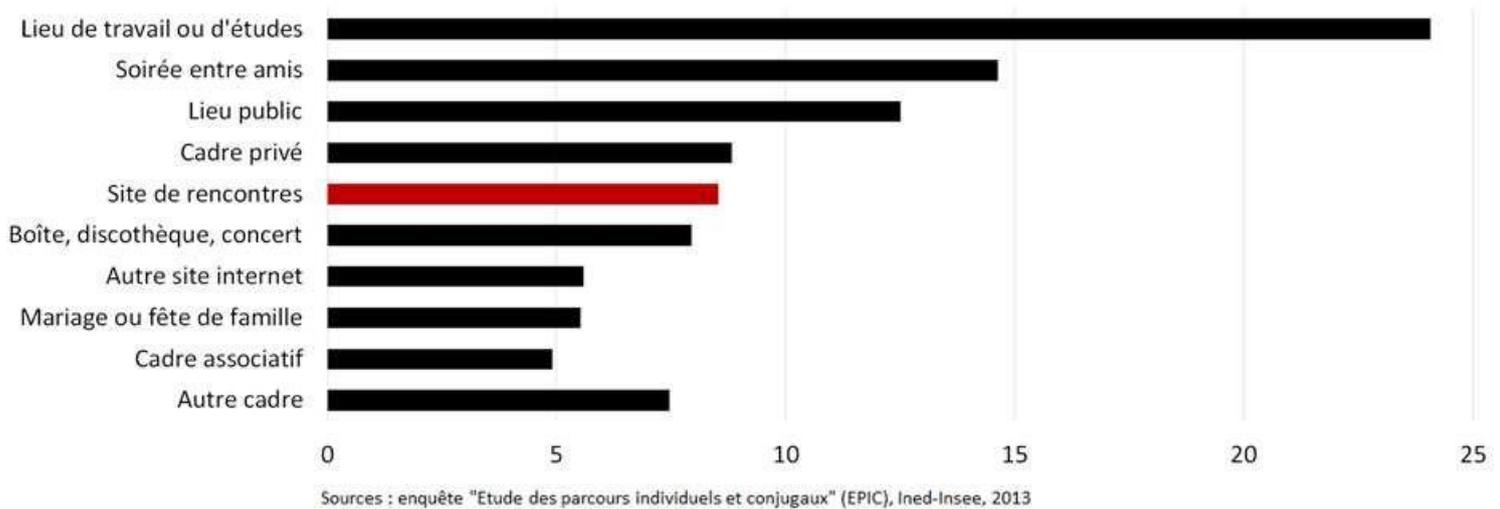
Sources : enquête "Etude des parcours individuels et conjugaux" (EPIC), Ined-Insee, 2013

- 2013 – taux d’usage chez les 26-65 ans : 12 % (F) et 16 % (H)
- 2013 – taux d’usage chez les célibataires : 27 %
- 2013 – 5e place dans le palmarès des lieux de rencontres conjugales.

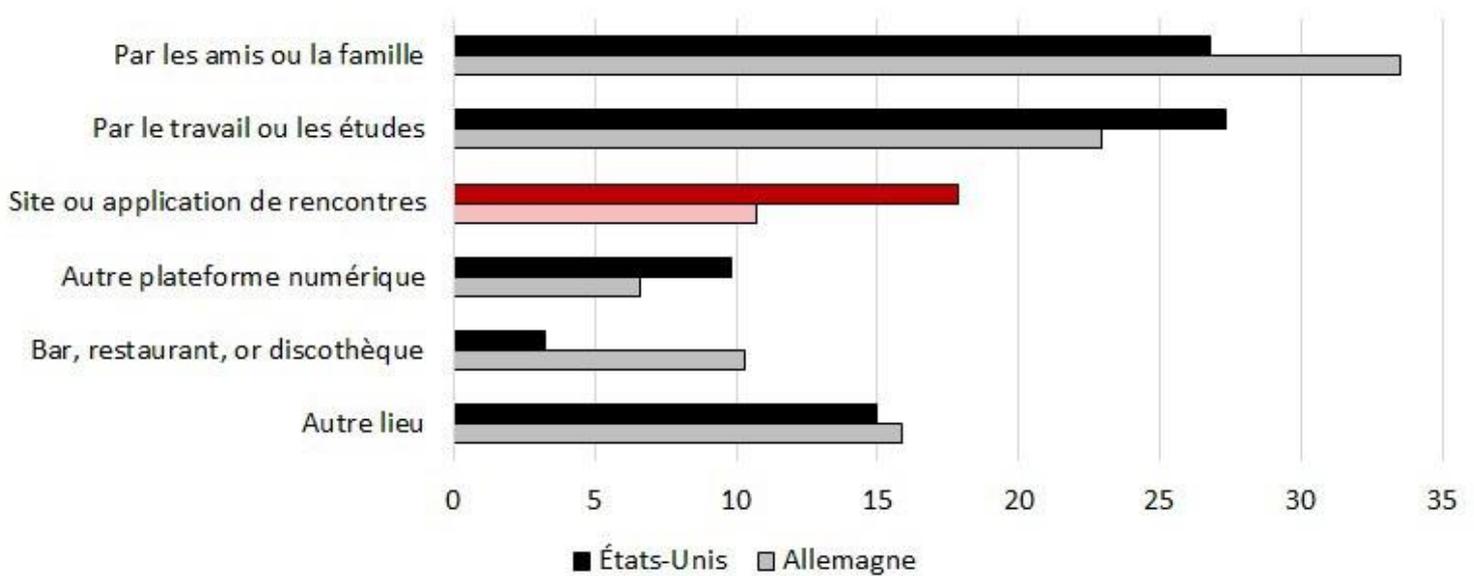
#### Sites & applications de rencontres aux États-Unis

- 2019 – taux d’usage chez les 18 et plus : 28 % (F) et 32 % (H)
- 2019 – taux d’usage chez les célibataires : 43 %
- 2019 – 3e place dans le palmarès des lieux de rencontres conjugales.

#### *Le palmarès des lieux de rencontres en France 2005-2013 (%)*



### Le palmarès des lieux de rencontres aux États-Unis et en Allemagne en 2017-2019 (%)



- **Une rupture :** dans l'organisation sociale de la séduction.

Historiquement : les rencontres s'inscrivent dans la sociabilité ordinaire (travail, études, sorties, loisirs...) (Girard, 1964 [2012] ; Bozon et Héran, 2006).

Sites & applications : un « désencastrement » des rencontres vis-à-vis d'autres sphères sociales (Polanyi, 1944 [2009]).

**Une privatisation des rencontres** qui se déroulent désormais en dehors, et souvent à l'insu, des cercles de sociabilité.

#### Comment expliquer l'attrait ?

**La privatisation** : un facteur clef du succès des sites & applications

- **Chez les jeunes**
  - Report de la mise en couple & apparition d'une « jeunesse sexuelle »...
  - ... dont les services de rencontres sont tributaires

### *Un usage récréatif & éducatif*

« Toutes les filles ont essayé un moment, entre copines, de s'inscrire, voirce qu'il y a, c'est de la curiosité aussi hein. Parce qu'à aucun moment je me suis dit "Je vais rencontrer quelqu'un". Je devais avoir quelque chose comme 14 ans, donc non, c'était juste pour voir (...)

**Tu disais que c'était de la curiosité. C'était la curiosité par rapport à quoi ?**

Ben voir comment les gens arrivent, sur un thème précis, enfin larencontre, comment quelque chose peut vraiment se créer quoi. Je pense que c'était plus pour qu'on discute et qu'on rigole »

[Sandy, 20 ans, étudiante].

### *Un usage récréatif & éducatif*

On a vraiment des rôles très différents quoi. C'est vraiment l'homme qui va vers la femme. C'est injuste un peu. Enfin, je me suis dit ça. Mais bon, c'est comme ça de toute façon !

**Et tu es allé vers quelqu'un [en ligne] ?**

C'est ça que j'essayais de faire. Mais comme je l'avais jamais fait, je pouvais pas savoir. Et justement, j'essayais d'apprendre si tu veux.

[Grégory, 23 ans, étudiant]

### *Attrait de la discrétion : des histoires qui ne font pas d'histoires*

Ça peut être compliqué aussi de draguer dans des soirées parce que c'est des amies et des amies d'ami(e)s. Il y a toujours des histoires et ça pose pas mal de problèmes. C'est-à-dire qu'un tel est sorti avec une telle ou bien un tel n'aime pas qu'on sort avec une telle, il y a des ex etc. En fait, ça complique vachement les choses. Sur Internet, c'est plus simple de rencontrer de nouvelles personnes qui sont vraiment nouvelles, qui sont extérieures à tout ça, avec qui il ne risque pas d'avoir d'histoires.

[Paul, 26 ans, responsable webmarketing]

### *Attrait de la discrétion : des histoires qui ne font pas d'histoires*

« Je ne suis jamais sortie avec une nana, jamais rien fait avec une nana, et on en parlait avec mon pote. Lui s'est mis aux mecs, jamais avant mais sur Tinder oui. Il les a rencontrés, il a couché avec. Bref, je me suis dis que j'allais essayer. Et puis en fait, je sais pas, je suis pas particulièrement attirée, j'arrive pas trop à savoir quand est ce que je like. Bon là on s'est rencontrées [avec une fille] mais je ne sais pas, c'était un peu gênant. Donc je ne sais pas si je la reverrai. Je m'étais dit que j'allais essayer »

[Camille, 22 ans, étudiante].

### *Attrait des rencontres au-delà de l'entourage immédiat*

Moi, je n'ai pas d'ami(e)s autour de moi qui sont célibataires, je n'ai que des couples mariés autour de moi. Donc déjà, je ne peux pas sortir avec une copine célibataire, admettons un samedi soir pour faire un restau, ou le weekend où je n'ai pas les enfants, je ne peux pas faire ça. Parce qu'ils sont tous en couple. Après, je suis invitée par mes ami(e)s, mais c'est toujours chez eux, avec les mêmes personnes, les mêmes couples, on ne peut pas faire de rencontres. C'est un cercle vicieux

[Patricia, 38 ans, infirmière, deux enfants en bas âge].

### *Attrait des rencontres au-delà de l'entourage immédiat*

C'est pas toujours évident de faire des rencontres quand on a fait le tour de ses amis (...) il y a plus rien qui peut déboucher sur quelque chose de concret. Ben, on se dit qu'on va se mettre sur un site de rencontres.

[Bruno, 44 ans, soudeur, deux enfants adolescents]

## **La privatisation : un facteur clef du succès des sites & applications**

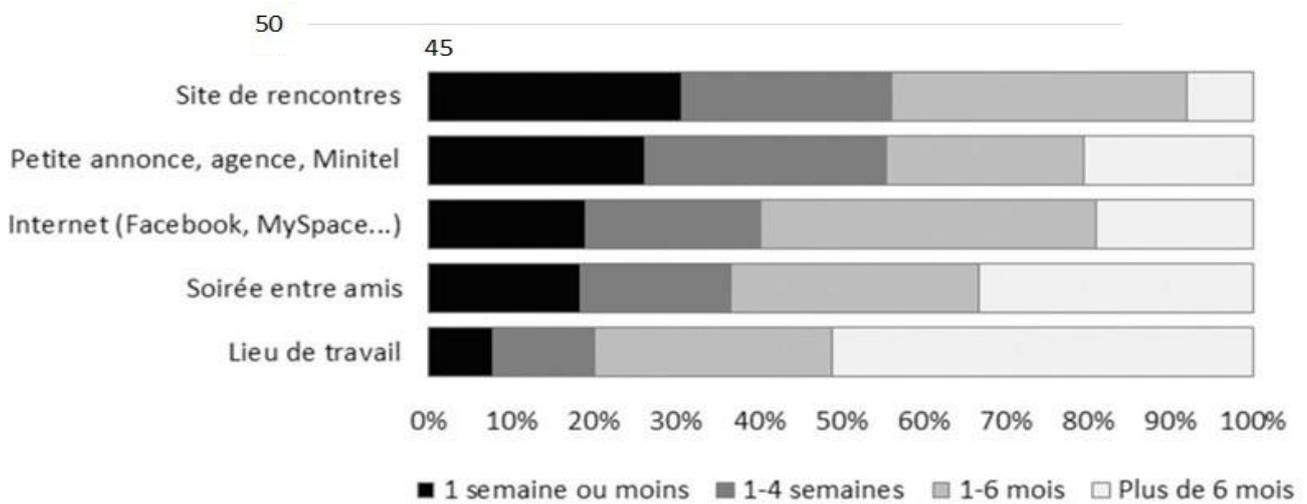
- **Une complexification des parcours conjugaux et sexuels...**
  - Allongement et renouvellement du célibat
  - Désynchronisation des parcours
- **... qui fournit un terrain propice aux services spécialisés**
  - Une discrétion qui favorise l'expérimentation (usage récréatif des jeunes)
  - Une ouverture du vivier des partenaires (espaces de remises en couple)



### Un changement des scénarios sexuels

- Les rencontres en ligne deviennent rapidement sexuelles...

*Temps entre le 1e contact et le 1e rapport sexuel selon le lieu de rencontre (%)*



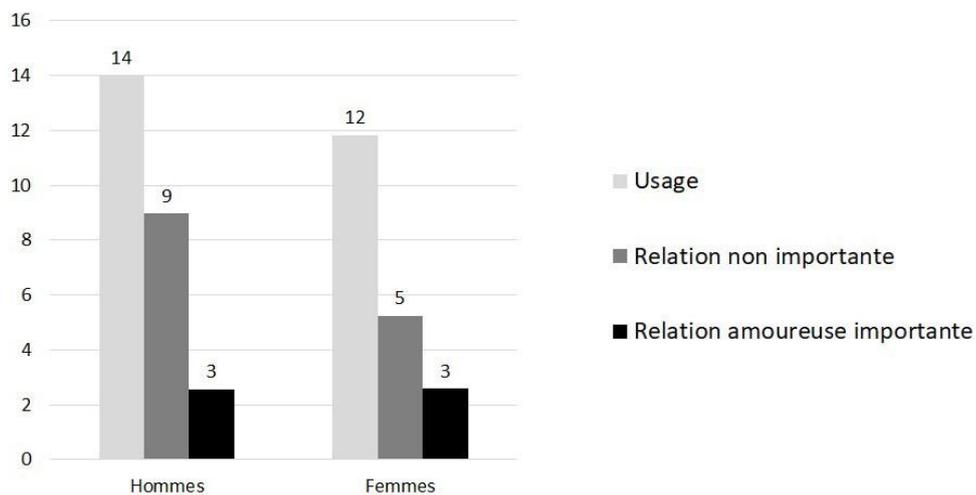
Sources : enquête "Etude des parcours individuels et conjugaux" (EPIC), Ined-Insee, 2013

C'est la différence entre le réel et *Tinder*. C'est-à-dire qu'en général dans le réel, une fille que tu côtoies dans ton milieu social, tu vas attendre, vous allez prendre du temps, ça va commencer par une cigarette puis doucement on va parler, on parle, vous vous ajoutez sur *Facebook* et c'est éventuellement au bout de 2 semaines que tu te lances. Sur *Tinder*, le temps c'est un autre paradigme, c'est une autre dimension, ça va plus vite.

[Corentin, 25 ans, étudiant, sans enfant]

- La temporalité comme indicateur de la signification accordée à la sexualité (Bozon, 1990).
- Avec les applications, une dissociation croissante entre sexualité & conjugalité
- ... et sont souvent de courte durée

*Expériences des sites de rencontres (%)*



Sources : enquête "Etude des parcours individuels et conjugaux" (EPIC), Ined-Insee, 2013

Je ne vais pas sortir avec un mec de la fac parce que je n'ai pas envie de le revoir tous les jours si ça se passe mal, je n'ai pas envie de le voir avec une meuf si ça se passe mal. Je n'ai pas envie d'avoir des histoires en fait. C'est pour ça que je préfère vraiment que ça soit extérieur à tout.

[Alix, 21 ans, étudiante]

Le truc, c'est qu'à la fac, des coups d'un soir c'est tendu. Tout le monde est au courant de tout ce que tu fais, donc c'est un peu gênant (...) La seule fois où j'ai couché avec un mec tout le monde me l'a répété un milliard de fois. Et j'étais là, "fichez-moi la paix"

[Alexandra, 22 ans, étudiante].

Autant j'assume complètement mon mode de vie dans les périodes où je n'ai pas envie de sérieux, autant je sais pertinemment l'image que ça peut renvoyer chez certains. Je sais pertinemment que ça peut très facilement être taxé de salope ou de je ne sais pas quoi. Donc c'est une image que tu n'as pas envie de renvoyer.

[Virginie, 29 ans, assistante sociale, sans enfant].

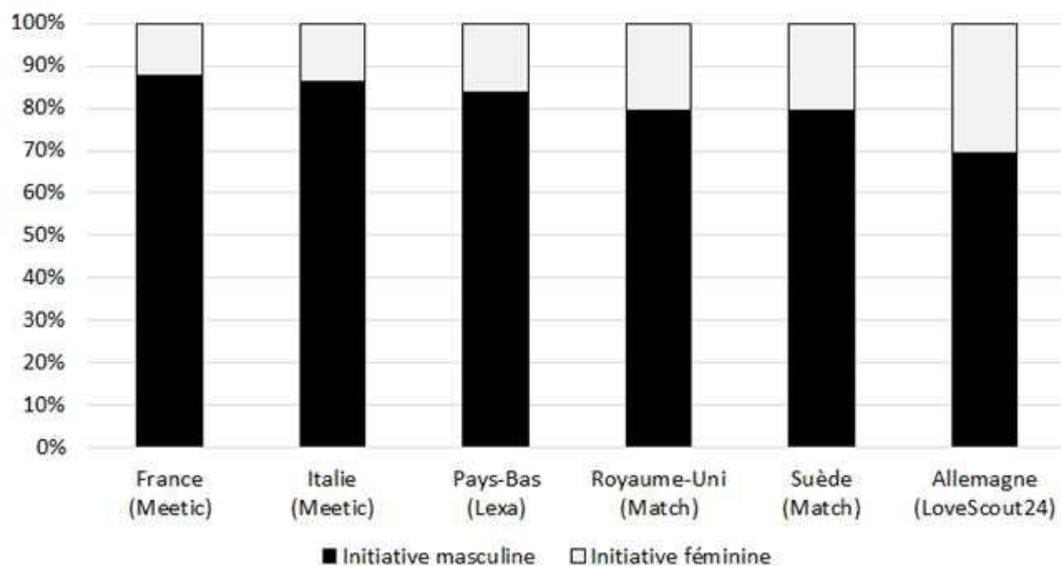
- Un contexte permettant de distinguer image sociale & pratiques sexuelles
- Un mécanisme bien établi pour les minorités sexuelles (Busscher, Mendès- Leite & Proth, 1999) mais qui agit aussi dans un cadre hétérosexuel.

### Un changement des scénarios sexuels

- **Privatisation ne veut pas dire « dérégulation »**  
Le gouvernement de soi comme mode de régulation principal
- **Un déplacement des instances de contrôle de la sexualité**  
\* *Contrôle vertical* \* *Contrôle horizontal* \* *Contrôle intériorisé*

### ... Sans subversion des rôles de genre

*Taux d'initiative masculine et féminine dans 6 pays différents*



Source : bases de profils anonymisés, 2019, Meetic Group  
Champ : l'ensemble des profils créés en 2019

## Conclusion

### La privatisation de la rencontre

- **Insularité** : dissociation entre réseaux sociaux & réseaux sexuels
- **Discrétion** : des rencontres à l'abri des regards
- **Activité domestique** : la rencontre désormais accessible depuis le foyer

### Un changement des *conditions d'exercice de la sexualité*...

- La privatisation accélère et favorise l'accès à la sexualité
- Un élément saillant pour les populations dont la sexualité est stigmatisée

### ... bien plus qu'une transformation des *normes*

- **La reproduction des rôles sexués** : une forte norme d'initiative masculine & de réserve féminine

## MAGALI CIPRIANI BOUVARD

Présidente de la Société Française de Psychanalyse Intégrative,  
Psychologue clinicienne, Psychanalyste intégrative, chargée de cours à la NFL

### CONCLUSION

Notre colloque s'achève, j'espère que - comme moi - vous l'aurez trouvé nourrissant surtout après la diète forcée que nous ont imposé les conditions sanitaires.

Pour clore cette journée qui s'est ouverte avec un hommage à Jean-Michel Fourcade - porté avec brio et émotion par Christine Bonnal, je vous propose de partager quelques réflexions. En effet, cet hommage et le parcours de Jean-Michel nous rappellent l'importance de la transmission des fondamentaux de la psychanalyse intégrative, l'importance également de notre conviction à la porter et à la faire vivre : la faire vivre, c'est à dire l'enrichir à travers la recherche mais aussi via les débats contradictoires.

Or, la sexualité est un sujet qui a toujours suscité les polémiques. En effet, Freud a dû affronter la société de son époque pour faire reconnaître l'importance du sexuel infantile dans le psychisme humain, ses mécanismes et ses effets psychopathologiques. Bien plus tard, Reich, s'est intéressé tout particulièrement à la sexualité génitale et nous a fait miroiter une révolution sexuelle libératrice susceptible de guérir les pathologies psychiques. Nous, psychanalystes intégratifs, psychopraticiens relationnels et multi-référentiels, nous sommes imprégnés de leur pensée et de leur pratique. Nous savons aussi que tous deux se sont heurtés à la morale de leur temps.

Thème polémique et thème insondable, les deux vont de pair.

En effet, les contributeurs et contributrices à cette tribune aujourd'hui ont toutes et tous insisté sur le **mystère de la sexualité** un univers qu'il serait vain de croire maîtrisé et maîtrisable...malgré la multiplication des enquêtes quantitatives et les prétendues révélations que les media nous proposent régulièrement (cf. : le numéro spécial des Inrockuptibles de cet été : sexe 2021 avec une photo très suggestive...). Cela nous rappelle l'importance de penser ce sujet de façon intégrative : c'est-à-dire à l'articulation du psychique, du corporel, du politique, de l'économique, du philosophique, du social et du culturel.

Historiquement, rappelons-nous l'engouement des jeunes pour la révolution sexuelle dans les années 70 : Le droit à l'avortement et la dissociation entre sexualité et reproduction promettaient de beaux lendemains. Annie Boyer-Labrousse qui s'est intéressée à la sexualité postmoderne soulignait en 2013 dans son article *de la libération sexuelle au marché du sexe* que la société a mal toléré cette évolution et que la liberté du sexe s'est trouvée remplacée par un marché sexuel au sens où l'entend Pierre Bourdieu : c'est-à-dire, un sous-espace social - et que celui-ci est marqué par les traits du libéralisme. La libération sexuelle a perduré mais réinterprétée par la société, les lois du marché et le développement de l'individualisme : la notion de choix est devenue fondamentale, d'autant qu'on le pense illimité. ; entre-temps s'est perdue la valeur de l'authenticité et de l'harmonie dans la relation, propre au mouvement Hippie et à son flower power.

Aurions-nous encore franchi un cap avec notre époque hypermoderne et sa culture renforcée du narcissisme ? Faut-il suivre Serge Tisseron quand il voit dans le développement d'Internet et des réseaux sociaux, un axe d'injonction à la visibilité devenu un critère ontologique fondamental pour l'existence du sujet (« je vois et je suis vu donc je suis ») ? Quelle place pour le désir ? pour l'érotisme ? L'amour et l'intimité en sortent-ils fragilisés ?

Cela semble être le cas pour, **Alberto Eiguer**

- il nous a montré que la sexualité dite atypique prospère dans la société hyper moderne et qu'affranchie de limites et d'attachement, elle évite l'engagement puisque qu'égocentrée et orientée sur l'impétuosité de l'excitation et l'urgence de la décharge, bien loin des satisfactions du lien. En cela, nous dit-il, elle s'apparente à une sexualité du comme si, en faux self où l'individu joue un rôle sans être véritablement impliqué en tant que personne, la pratique devenant alors un jeu de simulation, sans émotion.

- L'autre y est réduit à un rôle de « spectateur ébloui », les satisfactions sont plus égotiques que sensuelles, et le sujet ne parvient pas à trouver le plaisir de l'érotisme dans ses différentes expressions. Si l'autre - nous dit-il - gagne en valeur personnelle, le sujet perd de sa toute-puissance narcissique : La peur de la fusion et de l'effacement de l'identité propre dominant le tableau. Il met en lien ces comportements sexuels peu organisés (en cela, loin des perversions) avec une vie infantile marquée par le manque d'amour, de sécurité et d'un lien maternel érotique premier, qui aurait permis le

développement de l'objectivité intérieure et de la différenciation et une adolescence qui n'a pas compensé ses carences. Le sexuel et le narcissisme se nourrissant mutuellement.

Comment ne pas penser à ces jeunes patients qui préfèrent les rencontres furtives, déclenchées par des stimuli visuels - parfois partiels- et craignent l'engagement ? à l'impression qu'ils ont d'être « à côté de leur vie » ce qui est en quelque sorte, le revers de la médaille quand le moi profond n'est pas engagé.

Cela interroge sur la possibilité de construire une intimité pour les sujets qui ont des pathologies narcissiques : le philosophe Francois Jullien nous invite à réfléchir sur la figure de l'intime et son étrangeté. Cette dernière tient au fait que l'intime est deux choses à la fois :

- le plus profond de soi, au-delà duquel, on ne peut remonter et en même temps, la possibilité de partage et d'ouverture à l'autre. En cela, l'intime convoque le rapport du dedans et du dehors. il n'appartient ni à l'espace public, ni à l'espace privé. Il nous dit aussi qu'en couple, après avoir osé l'intime et le bonheur inouï de « l'être auprès », il faut oser remettre de l'extime, du Dehors, pour - je cite - que la douceur de l'intime n'épuise pas la possibilité du désir »

- Ramené dans le champ de la psychopathologie, on pense alors, à la bande de Moebius, telle que proposée par Anzieu souvent choisie dans les manuels de psychopathologie pour illustrer le Moi des personnalités limites et autres personnalités narcissiques.

Regarder de plus près, la question de la rencontre, c'est ce que fait aussi **Pierre Willequet** qui s'intéresse à l'imbroglio homme-femme. Il évoque lui aussi des vicissitudes d'un monde baigné dans la complexité où chacun craint de se perdre dans l'autre, plutôt que de voir ce qu'il peut gagner dans la rencontre en découverte de l'autre et élargissement de soi-même. Là aussi, l'individuation est en jeu.

Selon lui, la rencontre sexuelle met en présence des systèmes hétérogènes, conçus pour se combiner mais qui n'y arrivent pas forcément voire luttent et s'entredétruisent. La complexité psychique fait obstacle à l'élan désirant d'où un jeu permanent de revendications et de frustrations répétées car notre réalité corporelle et sexuée est le lieu où - selon lui - s'expriment et se découvrent les péripéties de l'histoire individuelle de chacun.

Il insiste aussi sur l'importance des images issues du Zeitgeist que nous absorbons malgré nous : il souligne le rôle de celles lisses et linéaires véhiculées par les media qui nous font « miroiter le sexuel comme source de satisfaction indépassable » d'où un hiatus entre les attentes et la réalité effective de l'expérience. La différenciation nous dit-il, sépare et éloigne et elle s'accroît dans ce monde complexe où devenir sujet à part entière demande un surcroît de connaissance intra-subjective de nature qualitative.

Il est vrai que Facebook propose non moins de 56 nuances de genre...Cela me fait penser à une jeune patiente de 18 ans, homosexuelle, qui m'annonce victorieusement en début de séance : « ça y est, j'ai trouvé qui je suis, je suis Pan ! » Elle s'était pensée bi, puis Queer jusque-là. Peut-on parler de connaissance extra-subjective ? Se mettre dans une case nommée, repérable est sans doute, d'autant plus important lorsque l'on appartient à une minorité sexuelle longtemps contrainte à se cacher et d'une certaine façon, innommable.

Pierre Willequet assimile les rencontres sans lendemain qu'Alberto Eiguer nommerait atypiques, à des pratiques régressives, archaïsantes, à une forme de pré-individualisme. Elles occultent selon lui, la différenciation et simplifient la rencontre au prix d'une forme de négation du cours de l'histoire psychologique de l'individu.

Dans un monde bardé de contraintes, faire un cheminement relationnel en tenant compte du fait que l'on est un sujet singulier, distinct rencontrant un sujet lui-même même singulier et distinct, est un pari risqué car il suppose de se dévoiler et de s'abandonner pour son propre accroissement interne.

Chez ceux qui parmi nous sont thérapeutes de couples, ces deux points de vue résonnent très fort. La sexualité et les rôles homme-femme dont nous a parlé Pierre Willequet, sont très présents dans ce type de thérapies y compris dans celle de couples homosexuels car ces rôles restent des référents forts de leur histoire. A partir de sa clinique de TPC, Alberto Eiguer nous a montré comment - via le transfert - la possibilité peut être donnée à certains couples fixés à des stades pré-génitaux d'accéder à la tiercéité. Certains des couples que nous rencontrons ne passent pas ce cap, tout cramponnés qu'ils sont à défendre leur différence et prêts à recommencer ailleurs...la même chose notamment grâce à l'offre du « second marché » apportée par les sites de rencontre

....ce qui est justement l'objet d'étude de **Marie Bergstrom**. la chercheuse en sciences humaines, nous a appris que le développement de ces sites amène à une rupture dans

l'organisation sociale de la séduction. Elle parle d'un « désencastrement » des rencontres vis-à-vis d'autres sphères sociales et « d'insularité » ce qui n'est pas sans évoquer les sous-espaces sociaux de Bourdieu mais aussi les mécanismes de clivage et/ou d'isolation entre sexualité et conjugalité mais aussi entre image sociale et pratiques sexuelles. Via internet, nous dit Serge Tisseron, on peut se montrer mais aussi se cacher.

Du point de vue sexuel, les sites favorisent la discrétion et l'expérimentation (jeunes) et accroissent le vivier des partenaires (espaces de remises en couple) : Ils amènent à un changement des scénarios sexuels : les rencontres en ligne deviennent rapidement sexuelles... .. et sont souvent de courte durée.

Ces rencontres sont privatisées et se déroulent désormais en dehors, et souvent à l'insu, des cercles de sociabilité, dans un espace domestique.

C'est dans ce sens, que Marie Bergstrom, dans une jolie formule, parle d'histoires qui ne font pas d'histoires puisqu'elles échappent au cercle de sociabilité habituels. Cela n'est pas sans évoquer ce que dit Pierre Willequet sur la difficulté à mettre en jeu toute son histoire et ses vicissitudes dans la rencontre de l'autre. Mais des histoires il en existe, si l'on en croit la plainte fréquente entendue dans nos cabinets, car ces rencontres non compromettantes, alimentent les récits de nos patients.

Je pense par exemple, à une jeune patiente bardée de diplômes, habituée à fréquenter des polytechniciens et autres hauts fonctionnaires, déboussolée par la rencontre via un site d'un simple technicien qui lui a fait découvrir le plaisir sexuel et la tendresse. Malgré les sentiments ressentis, elle ne peut pas se résoudre à imaginer une relation durable avec lui...ni de le présenter à ses amis et à sa famille. La rencontre doit rester cachée, comme suspendue hors de l'espace-temps social.

Alors les sites de rencontre, ouverts à tous, créent-ils une révolution des rôles de genre et des normes ? Non, plutôt un changement des scénarios sexuels et des conditions d'exercice de la sexualité... .. sans subversion des rôles de genre (les hommes gardant l'initiative.). S'ils facilitent les rencontres via la privatisation pour les populations dont la sexualité est stigmatisée ... ils ne transforment pas les normes pour autant.

Quelles normes prévalent donc aujourd'hui dans les rôles de genre ? Annie Boyer-Labrousse nous dit que les hommes doivent donc être performants économiquement et

sexuellement. En conséquence, ils doivent cultiver leur attrait physique et leur capital sexuel. Cette nécessité de performance peut entraîner bien des inquiétudes, qui vont se traduire par la peur de l'engagement, l'ambivalence, le cynisme. Elle va plus loin, dégageant une nouvelle norme : autrefois, les garçons ne pleuraient pas, maintenant ils ne s'engagent pas.

Les femmes prennent de plein fouet l'inégalité des genres. Leur valeur sociale et personnelle n'est pas définie par leurs revenus et leur capital sexuel, mais plutôt par leur affectivité, et leur valeur sexuelle.

Thèmes qui ont également été développés par Eva Illouz qui ajoute que les femmes sont aussi freinées dans cette pseudo-liberté par l'horloge biologique et leur supposée capacité à prendre soin qui les enferme dans un rôle domestique et/ou professionnel.

Des récits sans histoire, des normes qui perdurent, des difficultés à s'individuer, il en question dans le cas clinique présenté par notre consœur Geneviève Sabot, avec un vrai talent de conteuse. Nous retiendrons notamment :

- L'anesthésie du patient en miroir de la sidération de l'analyste face à l'exposé de la sexualité du patient, thèmes qui ont été travaillés en atelier par Nicolas de Salles de Hys et Berta Vega
- L'importance de la créativité - travaillée également par Didier Duhazé dans l'atelier slamothérapie ...et du lâcher prise car il est des moments où l'on doit cesser de faire couple avec la théorie pour être pleinement présent et suivre le patient dans les espaces inconnus et parfois effrayants de son monde interne ;
- L'importance du dispositif : individuel et groupe celui-ci ayant permis de remettre le patient au contact d'autres jeunes adultes et de retisser des liens dans un espace sécurisé. Je garde un souvenir ému du jour où Pierre a quitté le groupe de thérapie...pour aller vivre sa propre vie.
- L'importance des corps en présence, sachant que l'atelier animé par Alexandra Polidor sur la sexualité à l'épreuve de la maladie a également permis d'évoquer le corps.

Toutes ces interventions nous invitent enfin à penser notre clinique autour de ce sujet de la sexualité. André Green nous appelait en 1997 à suivre ce qu'il nomme « la chaîne d'Éros ». Pour lui, il est essentiel en tant qu'analyste de concevoir la sexualité comme une *chaîne érotique* dont l'analyste doit suivre la dynamique, repérer le maillon qui est concerné et ses possibilités (dynamiques, topiques et économiques) poussant à la transformation. Il insiste sur l'importance de l'articulation du rôle joué par les pulsions et de celui attribuable à l'objet. Il explique les dérives vers le seul prisme de la relation d'objet, par le fait que chez les patients plus régressés que les névrosés, le rôle étiologique du sexuel infantile est moins évident et que la constellation sexuelle est plus diverse et plus compliquée, souvent aussi plus bruyante.

La vigilance à laquelle nous appelle André Green n'est pas sans nous interroger : dans notre monde hyper-moderne, l'accroissement des personnalités narcissiques, syndromes psychosomatiques et des personnalités limites pour lesquelles « la constellation sexuelle » est plus complexe nous ramène en effet en tant que psychanalystes intégratifs davantage aux ratés de la relation d'objet et à des dimensions plus archaïques de la sexualité. Laissons-nous parfois de côté le sexuel infantile, tant nous sommes happés par ces dimensions saillantes et plus « bruyantes » ? Serions-nous éblouis, fascinés par ce qui s'y donne à voir et à entendre ? En serait-il de même quand nos patients nous abreuvent de leurs récits sexuels ? *Sommes-nous là pour savoir ou pour voir ça ?* c'est la première question que m'a posée mon superviseur quand je lui ai fait part de mon projet de redevenir psy...autant vous dire que je n'ai pas fini d'y répondre 12 ans plus tard...

Sexualité, désir, intimité...nous avons levé un coin du voile. Au final, nous avons peu parlé de l'amour, le « si bruyant amour » comme dirait François Jullien, qui, pour une fois, est resté silencieux, tout en étant très présent en filigrane...affaire à suivre...

Je remercie très vivement

- Les intervenants pour la qualité de leurs interventions, les animateurs d'atelier pour leur temps et leur engagement

- La talentueuse équipe d'organiseurs de ce colloque : Caroline Ulmer-Newhouse, Emmanuelle Restivo, Corinne Strutz, Evelyne Portmann, Didier Duhazé, Charlotte Colet, Christine Jacquinet et François Bideau
- La très jeune équipe technique : Ulysse pour le reportage photo et Clément à la prise de son
- Nos partenaires : La librairie Tschann et Reine Marie Halbout pour les cahiers jungiens
- Enfin, les participants à ce colloque, c'est-à-dire vous toutes et tous que nous avons eu tant de plaisir à retrouver.

Vous pourrez également trouver prochainement sur notre site Internet le texte de certaines interventions et bientôt les podcasts !

Si le colloque vous a donné envie nous rejoindre ou de passer l'agrément, vous trouverez toutes les informations sur notre site [www.sfpsychoanalyseintegrative.fr](http://www.sfpsychoanalyseintegrative.fr).

À bientôt !